

Bréviaire mystique

par

SÉDIR

« *Cuique diei sufficit paena.* »
(Matth., VI, 34.)

À MADAME J. JACQUEMIN-PAUTRIER

*Habitante des Cimes,
Prêtresse de l'éternelle Beauté,
Amie de la céleste Lumière.*

J'offre ces esquisses, avec une déférente ferveur.

S.

COMMENT LIRE CES PAGES

Je les ai écrites, non parce que j'ai cru dire quelque chose de nouveau, mais parce que plusieurs m'en ont fait la demande. Je ne cherche pas à glorifier une croyance, mais je souhaiterais que tout homme sincère : rationaliste, catholique, panthéiste, luthérien, bouddhiste, parsi ou mahométhan, – reconnaisse ici le sentier de la Source. Or, Dieu seul peut éteindre la soif d'une âme.

Ce petit manuel n'est pas un manuel didactique, mais une simple suite de méditations : souvent, c'est le génie du lecteur qui se communique au livre ; on trouve plus de profit à ne connaître qu'un volume médiocre à fond, qu'à parcourir toute une bibliothèque.

Dans la première partie, on trouvera quelques règles de conduite pour ce grand'œuvre qu'est la vie quotidienne. La seconde partie servira de Bréviaire si l'on goûte le charme des formules traditionnelles ; celui, cependant, qui trouve tout dans le Pater ou qui préfère la demande jaillie spontanément du cœur ne l'utilisera point. La troisième partie s'adresse aux idéalistes familiarisés par leurs études ou leurs intuitions avec l'invisible, dont N.-S. J.-C. est le protagoniste essentiel. La quatrième partie est pour ceux qui ont fait un grand tour dans les sciences, dans les êtres et dans les choses et qui veulent vivre quand même, malgré toutes les désillusions. La cinquième partie, enfin, s'explique d'elle-même par son titre.

Le Bien qu'il peut y avoir dans cet essai ne vient pas de moi ; je demande aux amis d'excuser mes maladresses et de reporter leur reconnaissance sur le Frère aîné, toujours vivant ici-bas ; qu'Il pardonne les infidélités de son disciple !

PREMIÈRE PARTIE

LA JOURNÉE

Ne soyez point en souci du lendemain, car le lendemain aura soin de
ce qui le regarde.
(Matth., VI, 34.)

Un jour est un serviteur que le temps nous envoie ; soyons de bons
maîtres.

LE LEVER

SUIVONS l'ordre de la Nature, laquelle se déroule de haut en bas. Dès que les yeux sont ouverts, faisons un plan rapide de la bataille qui commence pour vingt-quatre heures ; notre ennemi, c'est nous-même plutôt que nos camarades. Que le matérialiste appelle à son aide les lois de la Science, que le volontaire appelle sa volonté, que le chrétien appelle ses saints ; à chacun son Dieu : pourvu qu'on soit vrai, le vrai Dieu, le Père, saura bien briser l'idole au moment voulu.

Donnez votre attention à votre toilette ; l'eau est vivante ; elle bavarde, en ruisselant le long de vos membres, avec les cellules de

votre peau ; en soignant votre corps, aimez-le, pour les services qu'il rend à votre âme : l'amour qui efflue de votre cœur sur vous-même et sur tout l'univers appartient à votre moi essentiel plus que votre corps. La toile, la laine, le cuir, le métal, la soie dont vous vous couvrez sont vivants : ils s'imprègnent de vos émotions, de vos fluides ; ils les communiquent là où ils sont avec vous, dans l'armoire où vous les rangez, à l'ami qui met la main sur votre épaule, à votre femme, à vos enfants qui vous embrassent sur le seuil. La négligence matérielle évoque la négligence morale ; une tache sur notre habit deviendra quelque jour une souillure au vêtement de notre âme. Dès le matin donc, surveillez votre interne. Quant à vos projets, sachez que vous ne les réaliserez qu'avec le concours des circonstances, ou d'autrui, ou de forces inconnues, voiles sous lesquels se cache la permission de Dieu.

Et soyez certain que tout l'imprévu qui vous guette, c'est le meilleur exercice, le meilleur travail, la meilleure chance qui puissent vous convenir.

Que votre cœur soit un foyer d'enthousiasme !

LE TRAVAIL

TOUT est un travail. Or, celui à quoi nous sommes obligés pour vivre, semble souvent un supplice ; c'est donc celui-là le plus fructueux, matériellement, socialement, psychologiquement. Mépriser son gagne-pain serait une faiblesse. Les métiers les plus monotones, les plus humbles, les moins honorables mêmes, on peut les exercer selon le bien.

Avant de commencer son travail, il est bon de concentrer ses puissances et d'en demander de nouvelles à la Force des forces, quelle que soit l'idée qu'on en ait. Ensuite, une fois en train, il ne

faut pas se dédoubler ; notre esprit n'est pas autonome encore pour pouvoir être attentif à deux objets à la fois.

Faites votre métier avec toute votre adresse, et toute votre force physique, avec toute votre ingéniosité, avec amour, et créez cet amour en vous, s'il n'existe pas : ce que l'on veut, on le peut.

Absolument parlant, l'individu, même si son labeur est intense, donne moins à la collectivité qu'il n'en reçoit : ne récriminez donc pas contre le patron, ou l'administration : ce serait une perte de force.

Si vous avez des camarades sous vos ordres, la raison et l'altruisme veulent que vous les protégiez, que vous palliez leurs maladresses ; s'ils sont de mauvais vouloir, vous leur devez des remontrances, mais seul à seul.

Les mobiles d'un acte en modifient la qualité dynamique. On travaille d'abord pour soi, pour acquérir richesse, confort, célébrité, maîtrise personnelle ; puis pour ceux qu'on aime ; puis par devoir, afin de payer notre dû à la société, à la patrie, à l'humanité. L'attitude parfaite, c'est d'agir par amour obéissant de la volonté divine. Alors les fruits de notre labeur ne se trouvent plus dans la fortune, ni dans la gloire, ni dans l'orgueil psychique : ils mûrissent dans l'Éternel.

LE REPAS

POUR soutenir son corps, l'homme supprime nécessairement une foule d'existences minérales, végétales, animales ; les religions atténuent les effets de ces dols inévitables, par des prières qui intéressent telles forces invisibles, Dieu même, au sort de nos victimes.

L'humilité du mystique reconnaît qu'il ne gagne pas le morceau de pain dont il se nourrit ; cependant, sustenter notre corps est un

devoir ; c'est un devoir aussi de n'imposer à l'estomac que des aliments sains, assimilables et normaux.

Une existence trépidante est inutile : utilisez seulement toutes les minutes que le Destin vous accorde. Restez maître de vous, même à table ; occupez-vous-y d'abord des convives. Le repas n'est pas seulement une communion matérielle où les molécules inférieures s'élèvent par la mort à la stase biologique humaine, qui est leur paradis. Il doit être surtout une reprise de paix, d'entente, de joie intérieure : pendant cette demi-heure, de même que la Nature vous apporte sa dîme, donnez de vous-même à vos commensaux ; faites qu'ils oublient leurs chagrins ; aérez les chambres de leur interne, faites qu'ils retournent tout à l'heure au travail avec une idée de plus, avec un allègement énergétique.

LES PLAISIRS

DES moments de détente sont nécessaires à une machine, et si le travail peut être un plaisir, le plaisir représente toujours un travail ; car le repos absolu n'existe pas.

Toute science n'est point contenue aux bibliothèques. La rue, la route, les champs sont des livres. La Nature entière nous parle. Des acteurs sur la scène, des peintres, des musiciens nous disent des choses par-delà leurs phrases, leurs tableaux, leurs harmonies ; cependant le balayeur, le conducteur d'omnibus, l'arbre du quai, la perspective d'une avenue, nous chuchotent aussi des mystères.

Mais pour entendre ces instituteurs muets, il ne faut pas pénétrer en eux par l'analyse discursive, par la science ; écoutez-les en vous silencieusement.

Si vous ne voulez être ni blasé, ni déçu, ne cherchez pas à satisfaire vos goûts instinctifs ; nous inclinons par nature à

répéter ce que nous avons déjà fait. Cherchez au contraire l'inédit, le nouveau, l'inconnu ; votre plaisir sera dès lors un travail, votre récréation, une re-crédation ; vous gagnerez du temps ; vous enrichirez d'un nouvel accord votre symphonie intériure. Rappelez-vous ici les graves maximes des Sages, de Ram et de Fo-Hi jusqu'à Pythagore ; d'écouvrez ici les raisons mystérieuses de leur goût pour la Musique, pour cette science des sciences, pour cet art de la sérénité, de l'harmonie et de la paix.

DES RELATIONS

UN sage n'a besoin de personne. Les réunions mondaines, le cercle, la brasserie sont des stupéfiantes : celui-là en use qui craint de rester face à face avec soi-même.

Le Sage accueille tous ceux qui viennent à lui. Il ne se refuse à rien. À s'écarter de la foule, on risque de concevoir du mépris envers elle : or, rien n'est méprisable, comme rien n'est inutile. Si je sens les autres bêtes, laids, ridicules, bas, ne serait-ce point que j'ai en moi de la bêtise, de la laideur, de la bassesse ? Dès lors, une médiance, c'est ma propre condamnation.

Mieux vaut discourir des idées plutôt que des personnes.

Tout être contient un enseignement général ; mais le sage sait dégager de sa rencontre avec la plus vile créature la leçon personnelle que ce contact lui adresse.

On peut choisir ses relations. Vous qui voulez vivre plus haut et mieux, cherchez donc les incultes, les pauvres, les mal élevés, les obtus, et les conviez à votre table. Ou bien, sans cet héroïsme, acceptez seulement les visiteurs que le « hasard », ce héraut de Dieu, vous envoie ; accueillez-les, offrez-leur votre courtoisie, cette politesse du cœur. L'exemple est plus actif que le discours. Ciselez une phrase belle : le dilettante la goûtera, mais ne songera pas à

la réduire en pratique. Faites une bonne action, même incognito, soyez de bonnes actions vivantes, et vous susciterez autour de vous des imitateurs.

LA FAMILLE

LES époux devraient, surtout devant leurs enfants, vivre dans un parfait accord ; l'enfant se rend compte de beaucoup plus de choses qu'on ne le croit ; nous oublions trop avec quelle curiosité ingénieuse nous surveillons les grandes personnes quand nous étions marmots. Les parents ne doivent jamais se permettre de brutalité avec leurs petits ; c'est le plus retardataire, le plus difficile, pour lequel ils dépenseront le plus de soins ; ils lutteront avec un calme inflexible contre leurs mauvais penchants, sans craindre de sacrifier à ces soins leurs commodités personnelles. Le bon exemple sous toutes ses formes est dû à l'enfant ; il ne doit apercevoir aucun défaut chez ses parents, de sorte que leur souvenir lui serve de modèle toute sa vie.

Tout en lui donnant le nécessaire, et même un peu de superflu, ne l'élevez pas au-dessus de votre condition ; son destin s'accomplira quand même.

Quant aux époux, leur travail propre est de réaliser l'harmonie. La femme assume ici le plus beau rôle, car les soins du ménage ne seront qu'une minime partie de son travail ; sur sa tête, ou plutôt sur son cœur repose la charge sacrée de tenir ouvertes les voies intuitives par où peuvent descendre les ancêtres et les rejetons, par où son esprit s'élèvera vers l'aide, vers la force, vers l'amour ; par où, à sa prière, arriveront sur l'époux les lumières et les puissances. Celui-là, à son tour, lui gardera scrupuleusement sa parole, même en pensée, et prendra son avis pour toutes décisions ; c'est à lui à sortir et à gagner de l'argent ;

la place de l'épouse est à son foyer, à l'inverse de ce qu'on prêche maintenant.

Lorsque le devoir quotidien est accompli à fond, on a le droit de consacrer le temps qui reste à une distraction d'étude, de sport, de relation, ou au repos. Mais, moins on reste inactif, en dehors du temps normal de sommeil, mieux cela est.

LA NUIT

ON est responsable envers son corps des privations de sommeil qu'on lui fait subir, comme de la perte d'énergie que lui enlève la fainéantise. Le sommeil répare la force nerveuse ; nos autres facultés reçoivent pendant la nuit une nourriture convenable selon les mêmes lois qui nous distribuent notre subsistance matérielle au prorata de notre travail, de nos besoins, et de nos mérites antérieurs.

Il est bon de prendre toutes précautions pour que ce repos soit complet : la digestion presque finie, les soucis oubliés, une rapide récapitulation du jour qui se termine montrera les fautes, les négligences ; si on a des inquiétudes quant au lendemain, qu'on se recueille pour demander à son corps, à sa volonté, ou à l'Invisible – selon sa croyance – la force nécessaire. Il faut s'endormir dans le calme pour se réveiller dans une auréole de force nouvelle.

Il est meilleur de mettre la tête du lit à l'Est ou au Nord ; si on est marié, ne pas changer de place chaque nuit ; choisir à son goût la couleur des tentures et des couvertures.

Pour un matérialiste, les rêves ne peuvent que donner, comme l'enseignait l'ancienne médecine, des indications pathologiques. Pour un spiritualiste, qu'il s'habitue à acquérir une sorte de conscience et de liberté d'action dans ses songes, qu'il les note rapidement au réveil ; inutile cependant d'en parler, non plus que

d'aucune manifestation de l'Invisible, sinon à quelque spécialiste sûr.

DEUXIÈME PARTIE

BRÉVIAIRE ABRÉGÉ

Or, quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme les
païens ;
car ils croient qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup.
Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait de quoi
vous avez besoin avant que vous le Lui demandiez.
(Matth. VI, 7, 8.)

POUR LE MATIN

Notre Père qui es aux cieux,
Que ton nom soit sanctifié,
Que ton règne arrive,
Que ta volonté soit faite sur la terre
comme au ciel.
Donne-nous aujourd'hui notre pain
quotidien,
Et remets-nous notre dette comme
nous remettons la leur à nos
débiteurs ;
Et ne nous laisse pas succomber à la
tentation,
Mais délivre-nous du mal.
Ainsi soit-il.

Pater noster, qui es in coelis,
Sanctificetur nomen tuum,
Adveniat regum tuum,
Fiat voluntas tua, sicut in caelo et in
terra.
Panem nostrum quotidianum da nobis
hodie,
Et dimitte nobis debita nostra sicut et
nos debitoribus nostris ;
Et ne nos inducas in tentationem,
Sed libera nos a malo.
Amen.

Je te salue, Marie, pleine de grâce ;
Le Seigneur est avec toi ;
Tu es bénie entre toutes les féminités ;
Et Jésus, le fruit de ton sein, est béni.
Sainte Marie, mère de Dieu,
Prie pour nous, pauvres pécheurs,
Maintenant et à l'heure de notre mort.
Ainsi soit-il.

Ave, Maria, gratia plena ;
Dominus tecum ;
Benedicta tu in mulieribus ;
Et benedictus fructus ventris tui,
Jesus.
Sancta Marie, Mater Dei,
Ora pro nobis peccatoribus,
Nunc et in hora mortis nostrae.
Amen.

Seigneur Dieu, Père tout-puissant,
qui nous a amenés au commencement
de cette journée, sauve-nous par ta
puissance ; afin que durant ce jour,
nous ne nous laissions aller à aucun
péché, ni n'encourions aucun danger,
mais que toutes nos actions soient
toujours dirigées vers la réalisation de
ta justice.

Par N.S.J.C...

Domine Deus, Pater omnipotens,
qui ad principium hujus diei nos
pervenire fecisti, tua nos salva virtute,
ut in hac die, ad nullum declinemus
peccatum, nec ullum incurramus
periculum, sed semper ad tuam
justitiam faciendam omnis nostra
actio tuo moderamine dirigatus.

Per Dominum nostrum...

Daigne diriger, Seigneur Saint, Père
tout puissant, éternel Dieu,
aujourd'hui, notre cœur, notre corps,
nos sens, nos actes et nos paroles,
selon ta loi et vers les œuvres de tes
préceptes ; afin que, maintenant et
dans l'éternité, nous méritions d'être
sauvés et affranchis à jamais.

Ainsi soit-il.

Dirigere digueris, Domine sancte
Pater omnipotens, aeterne Deus,
hodie, corda et corpora nostra, sensus,
actus et sermones nostros in lege tua
et in operibus mandatorum tuorum ;
ut hic et in aeternam semper salvi et
liberi esse mereamur.

Amen.

Déjà l'astre du jour est levé.
Nous prions Dieu en suppliant
Afin que dans nos actes d'aujourd'hui
Il nous préserve des choses nuisibles.

Qu'il réfrène notre langue et la modère
De peur qu'elle ne se laisse aller aux querelles.
Qu'il veille et protège nos yeux,
De peur qu'ils ne s'arrêtent aux voluptés.

Que le fond de notre cœur soit pur,
Qu'il s'écarte des choses souillées,
Que l'abstinence du boire et du manger
Dompte l'orgueil de la chair.

Afin, lorsque le jour s'éteindra
Et que la nuit sera revenue,
Pendant que le monde se tait,
Que nous chantions Sa gloire.

Gloire soit à Dieu le Père,
Et à son Fils unique
Avec l'Esprit-Paraclet
Maintenant et à toujours.
Ainsi soit-il.

(Brév. cartusien.)

Jam lucis orto sidere.
Deum precemur supplices,
Ut in diurnis actibus
Nos servet a nocentibus.

Linguam refrenans temperet,
Ne litis horror insonet
Visum fovendo contegat
Ne vanitates hauriat.

Sint pura cordis intima,
Absistat et vecordia,
Carnis terat superbiam
Potus cibique parcatas.

Ut cum dies abscesserit
Noctemque sors reduxerit,
Mundi per abstinentiam
Ipse canamus gloriam.

Deo Patri sit gloria
Ejusque soli Filio
Cum Spiritu Paracleta
Et nunc et in perpetuum.
Amen.

PENDANT LA TOILETTE

Dieu tout-puissant, lave mon cœur et mes lèvres, comme tu as purifié les lèvres d'Isaïe le prophète avec un charbon ardent : afin que j'entende la parole sainte de la vie éternelle et que je la conserve dans mon cœur.

Par le Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

ANT. – J'ai vu l'eau qui sortait du temple, du côté droit ; Alleluia. Et tous ceux que cette eau a touchés ont été sauvés ; et ils diront : Alleluia, Alleluia !

Je veux laver mes mains, Seigneur, pour ressembler aux innocents : et pour être digne d'approcher de ton autel.

Asperge-moi, Seigneur, de l'hysope et je serai purifié ; tu me laveras et je serai plus blanc que la neige.

Par N. S. J. C. Ainsi soit-il.

Munda cor meum, ac labia mea, omnipotens Deus, qui labia Isaiae prophetae calculo mundasti ignito : ita me tua grata miseratione dignare mundare, ut sanctum Evangelium tuum digne valeam nuntiare. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

ANT. – Vidi aquam egredientem de templo a latere dextro, alleluia : et omnes quod pervenit aqua ista salvi facti sunt, et dicent : Alleluia, Alleluia.

Ps. XXV. – Lavabo inter innocentes manus meas : et circumdabo altere tuum, Domine.

Asperges me, Domine, hysopo, et mundabor : lavabis me, et super nivem dealbabor.

Per D. N. J. C. Amen.

AU COMMENCEMENT DU REPAS

Bénis, Seigneur, que la droite du Christ bénisse, nous et notre nourriture.

Ils espèrent en toi, Seigneur, et tu leur donnes la nourriture au temps voulu. Tu ouvres ta main et tu remplis toute créature de bénédictions.

Que le Roi de l'éternelle gloire nous fasse participer à la table céleste.

Ainsi soit-il.

Benedicite, Dominus, nos et ea quae sumus sumpturi bendicat dextera Christi.

In te sperant, Domine, et tu das escam illorum in tempore opportunitate. Aperis, tu, manum tuam et imple omne animal benedictione.

Menses coelestis participes faciat nos Rex aeternae gloriae.

Amen.

À LA FIN DU REPAS

Seigneur, aie pitié de nous.

Nous te rendons grâce, Dieu tout-puissant, pour tous tes bienfaits, toi qui vis et règne dans les siècles des siècles.

Louange à toi, Christ. Ainsi soit-il.

Tu autem, Domine, miserere nobis.

Agimus tibi gratias, omnipotens Deus, pro universis beneficiis tuis, qui vivis et regnas in saecula saeculorum.

Laus tibi, Christe. Amen.

L'ŒUVRE DU CHRIST

(méditation)

Salut, éternelle, inépuisable vie du monde, Lumière perpétuelle, notre Rédempteur à nous, Pitoyable aux humains agonisants aux pieds des idoles du tentateur, Sans quitter les Cimes, tu descendis aux profondeurs où te portait ta clémence, Dans la spontanéité de ton amour, prenant la nature humaine, Tu as sauvé, sur la terre, tout ce qui était perdu, Apportant la joie au monde. Christ ! viens purifier nos corps et nos âmes, Pour t'en faire une demeure nette et lumineuse. Au premier Avent, justifie-nous, Au second, libère-nous, Afin que, lors de la grande lumière, où tu jugeras tout, Ornés de la robe sans tache, nous marchions sur tes traces, partout où tu imprimeras tes pas. Ainsi soit-il.	Salus aeterna, indeficiens mundi vita, Lux sempiterna, et Redemptio vera nostra, Condolens humana perire saecla per tentantis humina, Non linquens excelsa, addisti ima propria clementia, Mox tua spontanea gratia assumens humana, Quae fuerant perdita omnia, salvasti terrae, Ferens mundo gaudia. Tu animas et corpora nostra, Christe, expia, Ut possideas lucida nosmet habitacula. Adventu primo justifica, In secundo, nosque libera, Ut cum, facta luce magna, judicabis omnia, Compti stola incorrupta, nosmet tua subsequamur nos vestigia quocumque visa. Amen.
---	--

(Prose du XI^e s., mss.
rom.-français pour l'Avent.)

POUR L'INDÉCISION, LES PROJETS DÉRAISONNABLES

Heureux l'homme qui ne marche point dans le conseil des impies ; qui ne s'arrête pas dans le chemin des pécheurs ; qui ne s'assied point dans la chaire des médisants.

Mais qui met sa volonté dans la loi de Dieu, et qui la médite jour et nuit.

Car il sera comme un arbre plante près des eaux courantes – qui donne son fruit dans son temps,

Et dont le feuillage ne se flétrit pas. Et ainsi tout ce qu'il entreprendra prospérera.

Il n'en sera pas ainsi des méchants, mais ils seront comme la poussière que le vent chasse sur le sol.

C'est pourquoi les méchants ne subsisteront pas dans le jugement : ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.

Car le Seigneur connaît la voie des justes, mais celle des méchants périra.

(Ps. I.)

Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum : et in via peccatorum non stetit : et in cathedra pestilentiae non sedit.

Sed in lege Domini voluntas ejus et in lege ejus meditabitur die ac nocte.

Et erit tanquam lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum : quod fructum suum dabit in tempore suo.

Et folium ejus non defluet : et omnia quaecumque faciet prosperabuntur.

Non sic impii, non sic : sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terrae.

Ideo non resurgent impii in iudicio : neque peccatores in concilio justorum.

Quoniam novit Dominus viam justorum : et iter impiorum peribit.

POUR DEMANDER L'INTELLIGENCE

Dieu, fils de Dieu, qui pourra scruter tes voies ?

Qui dira les chemins par où tu es venu à la Vierge dont tu devais naître ?

Qui connaît la route par laquelle tu remonteras vers les Hauteurs ?

Mais toi seul connais toutes choses, toi dont le nom demeure au-dessus des bornes de la terre.

Donne-nous de toujours concevoir et dire à ton sujet des choses exemptes d'erreur, afin que toi, qui descends des sommets de la force pour secourir ce qu'il y a de plus humble, tu nous rendes dignes de tes bienfaits.

Ainsi soit-il.

(Bréviaire mozarabe.)

Quis poterit, Deus Dei Filius, scrutari vias tuas.

Vel quibus aditibus nasciturus ad virginem veneris ?

Vel quibus semitis ad superna regressus est ?

Et ideo, quia tu solus cuncta considerans es, cujus nomen supra terrae terminos permanet.

Da nobis, illa de te semper considerare et dicere, quae culpa careant lege ; ut qui excelsus in fortitudine veniens humilia respicis, dignos facias nos muneribus tuis.

Amen.

REMERCIEMENT APRÈS UNE FAVEUR INTÉRIEURE

Chantons dans l'allégresse de nos âmes les cantiques pour l'avant-fête de la naissance du Christ ; car celui qui égale le Père et l'Esprit, par pitié miséricordieuse, ayant revêtu cette masse de limon, va naître ; et sa naissance ineffable sera célébrée par les pasteurs et par les anges.

Ô très doux enfant, comment te nourrirai-je ? Comment te tiendrais-je, toi qui maintiens toutes choses ? Comment t'envelopperai-je, toi qui enveloppes toute la terre de nuages ?

Soleil, comment te couvrirai-je de langes ? Comment te retiendrais-je, toi qui contiens tout ? Comment te regarderai-je sans crainte, toi qui n'oses fixer ceux-là qui ont beaucoup d'yeux ?

Je veille pour toi dès l'aurore, toi qui, par miséricorde envers l'homme déchu, t'es anéanti en restant toi-même, Verbe de Dieu ; donne-moi la paix, ô ami de l'homme.

(*Anthol. des Grecs*, 23 décembre.)

Ante festalia cantica Christi
nativitatis mentis alacritate
praecanamus ; nam qui Patri et
Spiritu est aequalis per misericordiam
commiserans, massam indutus luti
nasci debet ; cujus nativitatem
ineffabilem, pastores cum Angelis
hymnificabunt.

O dulcissime puerum, quomodo
nutriam te ? Quomodo te
apprehendam qui omnia nutu tuo
tenes ? Quomodo te fasciis involvam,
qui omnem terram involvis nebula ?

Sol quomodo recondam te fasciis ?
Quomodo retinebo te qui omnia
contines ? Quomodo te sine metu
intueri potero, quem non audent
contemplari qui multos habent
oculos ?

Ad te, de luce vigilo, qui per
misericordiam teipsum pro homine
lapso exinanisti sine mutatione,
Verbum Dei, pacem da mihi,
Philantrope.

CONTRE L'AGITATION INTÉRIEURE

Arbitre puissant, Dieu véritable,
Qui harmonise les voies des choses,
Qui allume la splendeur du matin
Et les feux du midi,

Éteins la flamme des discordes,
Dissipe toute ardeur nocive,
Confère la santé à nos corps
Et à nos cœurs la paix véritable.

Exauce-nous, Père miséricordieux,
Et toi, Unique égal au Père,
Avec l'Esprit consolateur,
Qui régnerez dans tous les siècles.

Ainsi-soit-il.

Rector potens, verax Deus,
Qui temperat rerum vices.
Splendore mane illuminas,
Et ignibus meridiem.

Extingue flamma litium,
Aufer calorem noxium,
Confer salutem corporum,
Veramque pacem cordium.

Praesta, Pater piissime,
Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito,
Regnans per omne saeculum.

Amen.

LE REPENTIR

Aie pitié de moi, ô Dieu, selon ta grande miséricorde.

Et selon la grandeur de tes compassions, efface mes forfaits.

Lave-moi seulement de mes iniquités, nettoie-moi de mon péché.

Car je connais mes iniquités, et mon péché est continuellement contre moi.

J'ai péché contre toi seul, j'ai fait ce qui t'est désagréable, en sorte que tu seras reconnu juste quand tu parleras et pur quand tu me jugeras.

Voilà, j'ai été formé dans l'iniquité, ma mère m'a conçu dans le péché.

Voici : tu aimes la vérité, tu avais mis la sagesse secrète en moi.

Purifie-moi par l'hysope, et je serai net ; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige.

Fais-moi entendre la joie et la consolation : que les os que tu as humiliés exultent.

Détourne la face de mes péchés : et efface toutes mes iniquités.

Ô Dieu, crée en moi un cœur pur, et renouvelle dans mes entrailles un esprit droit.

Ne me rejette pas de devant ta face ; ne m'ôte pas l'esprit de ta

Miserere mei, Deus ; secundum magnam misericordiam tuam.

Et secundum multitudinem miserationum tuarum : dele iniquitatem meam.

Amplius lava me ab iniquitate mea : et a peccato meo munda me.

Quoniam iniquitatem meam ego cognosco : et peccatum meum contra me est semper.

Tibi soli peccavi, et malum coram te feci : ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris.

Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum : et in peccatis concepit me mater mea.

Ecce enim veritatem dilexisti : incerta et occulta sapientiae tuae manifestati mihi.

Asperges me hyssopo, et mundabor ; lavabis me et super nivem dealabor.

Auditui meo dabis gaudium et laetitia : et exultabunt ossa humiliata.

Averte faciem tuam a peccatis meis ; et omnes iniquitates meas dele.

Cor mundum crea in me, Deus : et spiritum rectum innova in visceribus meis.

Ne projicias me a facie tua : et Spiritum sanctum tuum ne auferas a me.

Sainteté.

Rends-moi la joie de ton salut,
que l'Esprit vrai me confirme.

J'enseignerai tes voies aux
méchants ; et les impies se
convertiront à toi.

Ô Dieu, Dieu de mon salut,
délivre-moi du sang, et que ma
bouche chante ta justice.

Seigneur, ouvre mes lèvres ; et
ma bouche annoncera ta
louange.

Car tu ne prends point plaisir
aux sacrifices, sans quoi, j'en
offrirais ; l'holocauste ne t'est
point agréable.

Les sacrifices de Dieu font
l'esprit mortifié ; ô Dieu, tu ne
méprises point le cœur contrit et
humilié.

Fais du bien, selon ta bonne
volonté, à Sion : et édifie les
murs de Jérusalem.

Alors tu accepteras les
sacrifices de justice aux
ablations, aux holocaustes ; alors
on offrira de jeunes taureaux sur
ton autel.

Gloire au Père, etc.

(Ps. 50.)

Redde mihi laetitiam salutaris tui et spiritu
principali confirma me.

Docebo iniquos vias tuas : et impii ad te
convertentur.

Libera me de sanguinibus, Deus, Deus
salutatis mea : et exultabit lingua mea
justitiam tuam.

Domine, labia mea aperies : et os meum
annuntiabit laudem tuam.

Quoniam si voluisses sacrificium
dedissem utique : holocaustis non
delectaberis.

Sacrificium Dco spiritus contribulatus :
cor contritum et humiliatum, Deus, non
despicias.

Benigne fac, Domine, in bona voluntate
tua Sion : ut aedificentur muri Jerusalem.

Tu ne acceptabis sacrificium justitiae,
oblaciones et holocausta ; tunc imponent
super altare tuam vitulos.

Gloria Patri, etc.

LE REPENTIR

SEIGNEUR Dieu, Père Éternel et tout-puissant, nous reconnaissons et nous confessons, devant ta Sainte Majesté, que nous sommes de pauvres pécheurs, nés dans la corruption, enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien, et qui transgressons tous les jours et en plusieurs manières tes saints commandements, ce qui fait que nous attirons, par ton juste jugement, la condamnation et la mort. Mais, Seigneur, nous avons une vive douleur de t'avoir offensé, et nous nous condamnons, nous et nos vices, avec une sérieuse repentance, recourant humblement à ta grâce, et te suppliant de subvenir à notre misère. Veuille donc avoir pitié de nous, Dieu très bon, père de miséricorde, et nous pardonner nos péchés pour l'amour de ton Fils, Jésus-Christ, notre Sauveur. Accorde-nous aussi et nous augmente continuellement les grâces de ton Saint-Esprit, afin que, reconnaissant de plus en plus nos fautes, et en étant vivement touchés, nous y renoncions de tout notre cœur, et nous portions des fruits de sainteté et de justice qui te soient agréables.

Par Jésus-Christ, notre Seigneur. Ainsi soit-il.

(Th. de Bèze.)

POUR UNE CIRCONSTANCE DIFFICILE

Ô Dieu, qui par une providence ineffable, daigne commettre tes saints Anges à notre garde, accorde à ton humble serviteur d'être constamment défendu par leur protection, et de jouir de leur éternelle société,

Par Christ, Notre Seigneur,
Ainsi soit-il.

Deus, qui ineffabili providentia sanctos Angelos tuos ad nostram custodiam mittere dignaris: largire supplicibus tuis, et eorum semper protectione defendi, et aeterna societate gaudere.

Per Christum Dominum nostrum.
Amen.

POUR CEUX QUI CROIENT AVOIR DES ENNEMIS

Seigneur, écoute ma prière ; prête l'oreille à ma demande, selon ta vérité ; exauce-moi selon ta justice.

Et n'entre pas en jugement avec ton serviteur ; car nul vivant ne pourra être trouvé juste en ta présence.

Car l'ennemi a poursuivi mon âme ; il a humilié ma vie jusqu'à la terre.

Il m'a enfermé dans une retraite obscure, comme les morts séculaires ; mon esprit est surchargé d'angoisse ; mon cœur est dans le trouble.

Je me suis souvenu des jours anciens ; j'ai médité sur toutes tes œuvres et sur les ouvrages de tes mains.

J'ai tendu mes mains vers toi ; mon âme est devant toi comme une terre sans eau.

Exauce-moi vite, Seigneur ; mon esprit défaille.

Ne détourne pas la ta face de moi ; que je ne ressemble pas à ceux qui descendent dans la géhenne.

Fais-moi sentir ta miséricorde dès le matin, car j'ai espéré en toi.

Montre-moi la route où je dois marcher ; car j'ai élevé mon âme vers toi.

Délivre-moi de mes ennemis, Seigneur. Je recours à toi. Enseigne-moi à faire ta volonté, car tu es mon Dieu.

Domine, exaudi orationem meam ; auribus percipe obsecrationem meam in veritate tua : exaudi me in tua justitia.

Et non intres in iudicium cum servo tuo : quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.

Quia persecutus est inimicus animam meam : humiliavit in terra vitam meam.

Collocavit me in obscuris, sicut mortuos saeculi : et anxietus est super me spiritus meus, in me turbatum est cor meum.

Memor fui dierum antiquorum mediatus sum in omnibus operibus tuis ; in factis manuum tuarum meditabar.

Expandi manus meas ad te : anima mea sicut terra sine aqua tibi.

Velociter exaudi me, Domine : defecit spiritus meus.

Non avertas faciem tuam a me : et similis ero descendentibus in lacum.

Auditam fac mihi mane misericordiam tuam quam in te speravi.

Notam fac mihi viam in qua ambulem : quia ad te levavi animam meam.

Eripe me de inimicis meis, Domine, ad te confugi : doce me facere voluntarem tuam, quia Deus meus es tu.

Ton esprit de bonté me conduira dans la voie droite ; pour la gloire de ton Nom, tu me vivifieras, Seigneur, dans ta justice.

.
ANT. – Ne te souviens pas de nos fautes, Seigneur, ni de celles de nos proches, et ne tire pas vengeance de nos péchés.

Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.
Ainsi soit-il.

Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam : propter Nomen tuum, Domine, vivificabis me in aequitate tua.

.
ANT. Ne reminiscaris, Domine, delicta nostra, ver parentum nostrorum neque vindictam sumas de peccatis nostris.

Gloria Patri, et Filio, et S. S. in saecula saeculorum.
Amen.

DANS LA MALADIE

Il n'y a plus rien de sain dans ma chair : il n'y a point de paix dans mes os à la vue de mes péchés.

Car mes iniquités ont surplombé ma tête, et elles m'ont accablé d'un poids insupportable.

Mes plaies se sont putréfiées et corrompues à cause de ma folie.

Je suis devenu misérable et tout courbe : tout le jour je le traîne dans la tristesse.

Mes reins sont remplis d'illusions ; il n'y a plus rien de sain dans ma chair.

J'ai été affligé et humilié jusqu'à l'excès : je pousse du fond de mon cœur des sanglots et des cris.

Seigneur, tous mes désirs sont devant toi ; et mon gémissement ne t'est point caché.

Mon cœur est troublé, mes forces me quittent, et la lumière même de mes yeux m'a abandonné.

Parce que j'ai mis en toi, Seigneur, mon espérance, tu m'exauceras, Seigneur, mon Dieu !

Je confesserai mon iniquité : et je méditerai sans cesse sur mon péché.

Ne m'abandonne pas, ô Seigneur mon Dieu ; ne t'éloigne pas de moi !

Hâte-toi à mon secours : Seigneur, Dieu de mon salut.

Par N. S. J. C., etc.

(Ps. 37.)

Non est sanitas in carne mea : non est pax ossibus meis, a facie peccatorum meorum.

Quoniam iniquitates meae supergressae sunt caput meum ; et sicut onus grave gravatae sunt super me.

Putruerunt et corruptae sunt cicatrices meae : a facie insipientiae meae.

Miser factus sum, et curvatus sum usque in finem : tota die contristatus ingrediebar.

Quoniam lombi mei impleti sunt illusionibus : et non est sanitas in carne mea.

Afflictus sum et humiliatus sum nimis : rugiebam a gemitu cordis mei.

Domine ante te omne desiderium meum : et genitus meus at non est absconditus.

Cor meum conturbatum est dereliquit me virtus mea : et lumen oculorum et ipsum non est mecum.

Quoniam in te, Domine, speravi : tu exaudies me, Domine Deus meus.

Quoniam iniquitatem meam annuntiabo : et cogitabo pro peccato meo.

Ne derelinquas me, Domine, Deus meus : ne discesseris a me.

Intende in adjutorum meum, Domine, Deus salutis meae.

Per D. N. J. C., etc.

CONTRE LA CRAINTE DE LA MORT

Dieu, dont la force soutient les êtres,
Immuable dans ta permanence,
Tu partages le temps de notre vie
Par les révolutions de la lumière.

Verse cette lumière sur le soir de notre existence ;
Que notre vie ne s'éloigne jamais d'elle ;
Qu'une gloire sans terme
Récompense une mort sainte.

Exauce-nous, Père très miséricordieux,
Unique égal au Père,
Et toi, Esprit consolateur,
Qui régnerez dans tous les siècles.
Ainsi soit-il.

Rerum Deus tenax vigor,
Immotus in te permanens,
Lucis diurnae tempora
Successibus terminans.

Largire lumen vespere,
Quo vita nusquam decidat ;
Sed praemium mortis sacrae
Perennis instet gloria.

Praesta, Pater piissime,
Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito,
Regnans per omne saeculum.
Amen.

POUR LES MORTS

Seigneur, incline ton oreille à nos prières : par lesquelles nous demandons, en suppliant, ta miséricorde, que tu fixes dans une région de paix et de lumière les âmes de tes serviteurs et de tes servantes, à qui tu as ordonné de sortir de ce monde ; et commande qu'elles soient les compagnons de tes saints.

Étends, Seigneur, sur tes serviteurs et sur tes servantes, la droite de ton secours céleste, afin qu'ils te cherchent de tout cœur, et qu'ils obtiennent ce qu'ils demandent dignement.

Dieu éternel et tout-puissant, qui gouvernes en même temps les vivants et les morts, nous te supplions de faire miséricorde à tous ceux que tu sais d'avance demeurer tiens par la foi et par les œuvres ; – afin que tous ceux pour qui nous te prions – soit que le monde présent les retienne encore dans la chair, – soit que le monde futur les ait déjà accueillis hors de leur corps, – par une clémence de ta pitié, ils obtiennent le pardon de tous leurs péchés.

Par N. S. J. C., qui vit et règne avec Toi, en l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Inclina, Domine, aurem tuam ad preces nostras : quibus misericordiam tuam supplices deprecamur, ut animas famulorum et famularum tuarum, quas de hoc saeculo migrare jussisti, in pacis ac lucis regione consistuas : et sanctorum tuorum jubeas esse consortes.

Praetende, Domine, famulis et famulabus tuis dexteram coelestis auxilii, ut te toto corde perquirant : et quae digne postulant, assequantur.

Omnipotens sempiterna Deus qui vivorum dominaris simul et mortuorum : omniumque misereris, quos tuos fide et opere futuros esse praenoscis – te supplices exoramus : ut pro quibus effundere preces deprecavimus – quosque vel praesens seculum adhuc in carne retinet, vel futurum jam exutos corpore suscepit : pietatis tuae clementia, omnium delictorum suorum veniam consequantur.

Per D. N. J. C., qui tecum vivit et regnat, in S. S., per omnia saecula saeculorum. Amen.

REMERCIEMENT GÉNÉRAL

(Cantique de Daniel)

Créatures du Seigneur, louez toutes le Seigneur. Louez-le, exaltez-le à jamais.

Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur. Cieux, bénissez le Seigneur.

Eaux qui êtes au-delà des cieux, bénissez le Seigneur. Puissances du Seigneur, bénissez-Le.

Soleil et lune, bénissez le Seigneur ; étoiles du Ciel, bénissez-Le.

Pluies et rosées, bénissez le Seigneur ; souffles de Dieu, bénissez-Le.

Feux et ardeurs, bénissez le Seigneur ; froids et rigueurs, bénissez-Le.

Brouillards et givres, bénissez le Seigneur ; gelées et frimas, bénissez-Le.

Glaces et neiges, bénissez le Seigneur ; nuits et jours, bénissez-Le.

Lumières et ténèbres, bénissez le Seigneur ; éclairs et nuages, bénissez-Le.

La terre bénisse le Seigneur ; qu'elle Le loue et L'exalte à jamais.

Monts et collines, bénissez le Seigneur ; germes de la terre, bénissez-Le.

Fontaines, bénissez le Seigneur ; mer et fleuves, bénissez-Le.

Baleines et tous les habitants des eaux, bénissez le Seigneur ; oiseaux des airs, bénissez-Le.

Benedicite omnia opera Domini Domino laudate et superexultate eum in saecula.

Benedicite, Angeli Domini, Domino : benedicite, coeli, Domino.

Benedicite, aquae omnes quae super coelos sunt, Domino ; benedicite, omnes virtutes Domini, Domino.

Benedicite, sol et luna, Domino ; benedicite, stellae coeli, Domino.

Benedicite, omnes imber et ros, Domino ; benedicite, omnes spiritus Dei, Domino.

Benedicite, ignis et aestus, Domino ; benedicite, frigus et aestus, Domino.

Benedicite, roses et pruina, Domino ; benedicite, gelu et frigus, Domino.

Benedicite, gracias et nives, Domino ; benedicite, noctes et dies, Domino.

Benedicite, lux et tenebrae, Domino ; benedicite, fulgura et nubes, Domino.

Benedicat terra Dominum ; laudet et superexaltet eum in saecula.

Benedicite, montes et colles, Domino ; benedicite, universa germinantia in terra, Domino.

Benedicite, fontes, Domino ; benedicite, maria et flumina, Domino.

Benedicite, cete et omnia quae moventur in aquis, Domino ; benedicite, omnes volucres coeli, Domino.

Bêtes et troupeaux, bénissez le Seigneur ; enfants des hommes, bénissez-Le.

Israël bénisse le Seigneur ; qu'il Le loue et l'exalte à jamais.

Prêtres du Seigneur, bénissez le Seigneur ; serviteurs du Seigneur, bénissez-Le.

Esprits et âmes des justes, bénissez le Seigneur ; saints et humbles de cœur, bénissez-Le.

Ananias, Azarias, Misael, bénissez le Seigneur ; louez-Le et L'exaltez à jamais.

Bénéissons le Père et le Fils avec le Saint-Esprit, louons-Les et Les exaltons dans les siècles.

Sois béni, Seigneur, dans le firmament ; sois loué, glorifié, exalté, dans les siècles.

Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté.

Benedicite, omnes bestiae et pecora, Domino ; benedicite, filii hominum, Domino.

Benedicite, Israel, Domino ; laudet et superexaltet eum in saecula.

Benedicite, sacerdotes Domini, Domino ; benedicite, servi Domini, Domino.

Benedicite, spiritus et animae justorum, Domino ; benedicite, sancti et humiliter corde, Domino.

Benedicite, Anania, Azaria, Misael, Domino ; laudate et superexaltate eum in saecula.

Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu ; laudemus et superexaltemus eum in saecula.

Benedictus es, Domine, in firmamento coeli ; et laudabilis, et gloriosus, et super exaltatus in saecula.

Gloria in excelsis Deo, et in terra, pax hominibus bonae voluntatis.

POUR LES CALAMITÉS PUBLIQUES

- | | |
|--|--|
| 1. Étoile de l'océan, mère d'une excellence singulière, toi qui tiens, après ton fils, le sceptre de la Sainteté. | 1. Stella maris,
Singularis,
Mater excellentiae :
Quae, post Natum,
Principatum
Tenes sanctimoniae ; |
| 2. Médiatrice du Père suprême, de qui daigna naître le Fils, par qui nous est donné le retour à la vie. | 2. Mediatrix,
Summi Patris
Ex qua nasci Genitus
Est dignatus,
Per quem datus
Est ad vitam reditus ; |
| 3. Prie le Christ de prêter l'oreille à ceux qui t'honorent ; qu'il nous régisse et nous orne des dons de la grâce. | 3. Roga Christum,
Ut auditum
Praebens te colentibus,
Nos gubernet,
Et exornet
Gratiae muneribus. |
| 4. Salut, Vierge qui nous a délivrés du joug des péchés, auquel la faute du premier homme nous avait liés et arrachés. | 4. Salve, Virgo,
Quae nos jugo
Absolvisti criminis :
Quo ligavit
Nos et stravit
Primi lapsus hominis. |
| 5. Tige de Jessé, toute langue doit t'honorer. Les nations te doivent reconnaissance et louange. | 5. Jesse virga,
Omnis lingua
Debet te percolere :
Tibi gentes
Debent grates
Atque laudes reddere. |

<p>6. Car, en engendrant le Verbe éternel du Père Souverain, ton enfantement nous délivre du péché.</p> <p>.....</p>	<p>6. Nam dum Verbum Sempiternum Summi Patris generas, Tuo partu, A reatu Nos antiquo liberas.</p> <p>.....</p>
<p>11. Étoile de la mer, qui, en enfantant, n'as pas perdu le sceau de chasteté, délivre ton serviteur de ses péchés.</p>	<p>11. Stella maris, Quae, dum paris, Non perdis signaculum Castitatis, A peccatis Tunc solve servulum.</p>
<p>12. Vierge radieuse, qui t'élèves comme une colonne de fumée montant des parfums qui brûlent, tu n'as aucune tache.</p>	<p>12. Virgo splens, Quae ascendens Sicut fumi virgula Procedentio Ex pigmentis Omni cares macula ;</p>
<p>13. Que ce soit à tous une cause de salut de croire que tu as enfanté Dieu, et que tu es restée vierge.</p>	<p>13. Sit salutis Causa cunctis Quod te Deum credimus Genuisse Et mansisse Virginem asserimus.</p>
<p>14. Ô Marie, par une pieuse prière, donne-nous secours ; toi dont le nom apporte au malheureux consolation et joie.</p>	<p>14. O Maria, Prece pia, Nobis fer auxilium Cujus nomen Dat solanem Miseris et gaudium.</p>
<p>15. Nom saint, par qui nous échappons à la peine éternelle ; nom bénéfique, par qui nous recevons le don du salut.</p>	<p>15. Nomen sanctum, Per quod planctum Aeternum evasimus ; Nomen bonum, Per quod donum Salutis accepimus.</p>

<p>16. Tige de Jessé, prie ton Fils béni de nous garder et de déjouer les ruses de l'ennemi.</p>	<p>16. Jesse virga, Tuum roga Benedictum Filium Ut nos servet, Et enervet Fraudes adversantium.</p>
<p>17. Ô bienheureuse, obtiens-nous miséricordieusement nos demandes : donne-nous la tranquillité et délivre-nous de tout crime.</p>	<p>17. O Beata Postulata Nobis clementer obtine ; Redde tutos, Et exutos Nos ab omni crimine.</p>
<p>18. Mère de Dieu, accorde-nous un pardon immédiat, et l'affluence de tous les biens.</p>	<p>18. Dei Mater, Incessanter Nobis posce veniam ; Et cunctorum Commodorum Confer affluentiam.</p>
<p>19. Écarte les guerres et les fléaux, famine, peste et combats ; donne aux affligés la consolation de la piété.</p>	<p>19. Aufer bella, Et flagella, Famen, pestem, gladium. Tribulatis Pietatis Impende solatium.</p>
<p>20. Que la paix et le repos rendent nos jours joyeux ; que les tristesses et les chagrins n'alourdissent point nos cœurs.</p>	<p>20. Pax et quies Nostros dies Faciunt laetissimos ; Ne languores Aut moerores Nostros gravent animos.</p>
<p>21. Mère bénigne, prends-moi sous ton patronage : afin que nous régions, et louions toujours ton Fils.</p>	<p>21. Mater bona, Nobis dona Tuum patrocinium ; Ut regnemus, Et laudemus Tecum semper Filium.</p>

22. Créateur du monde, qui pour nous es né d'une femme, toi qui as payé les fautes d'autrui, par la peine de la Croix.

23. Vers toi, je crie, pour que tu me délivres de l'hameçon du péché et me fasses le don de la couronne éternelle.

24. Par ta prière maternelle, délivre-moi de la mort redoutable ; fais-moi heureux en guérissant mes blessures.

25. Roi des vertus, rends-moi fidèle à dire les louanges de ta mère, qui t'a porté dans ses chastes entrailles.

26. Que ses louanges nous protègent contre les ruses de l'ennemi, et ne nous laissent point succomber aux maux qui nous affligent.

27. Roi éternel, fais-moi jouir du royaume céleste, avec mes amis, par les saintes prières de ta Mère.

22. Factor orbis,
Qui pro nobis
Natus es ex foemina ;
Crucis poena
Aliena
Qui purgasti crimina.

23. Ad te clamo
Ut ex hamo
Me peccati libereres ;
Et coronae
Sempiternae
Donativo muneres.

24. Matris prece,
Me de nece
Quam formido libera ;
Pelle metum
Fac me laetum,
Cuncta sanans vulnera.

25. Rex virtutum,
Fac devotum
Me, in tuae laudibus
Genitricis,
Quae pudicis
Gessit te visceribus.

26. Ejus laudes
Contra fraudes
Inimici faciant ;
Nos invictos
Et afflictos
A malis eripiant.

27. Rex perennis,
Fac me regni
Gaudere coelestibus,
Cum amicis,
Genitricis
Tuae sanctis precibus.

28. Place-moi parmi les brebis que tu protèges, par la grâce de ta pitié ; et rassasie-moi des biens de ta table.

29. Fils d'une mère immaculée, Christ, espoir des fidèles, donne-moi la joie du royaume qui ne finira pas, avec les Saints.

30. À toi, Fils, ainsi qu'au Père bienheureux, louange et gloire ; et de même à l'Esprit qui vous égale l'un à l'autre, en tout.

(S. Anselme, *Mariale*, hym. 12.)

28. Inter oves
Quas tu foves,
Pietatis gratia,
Me recense
Atque mensae
Tuae bonis satia.

29. Illibatae
Matris Nate,
Christe spes fidelium,
Da cum sanctis,
Ignorantis
Finem regni gaudium.

30. Tibi, nato
Cum beato
Patre, laus et gloria ;
Flaminique
Qui utrique
Compar est per omnia.

POUR LA NUIT

Avant que la lumière disparaisse,
Créateur de toutes choses, nous te supplions.
De par ta clémence, sois
Notre protecteur et notre gardien.

Que s'enfuient au loin les cauchemars
Et les fantômes de la nuit.
Paralyse notre ennemi,
Qu'il ne profane point nos corps.

Exauce-nous, Père très miséricordieux,
Et toi, Unique égal au Père,
Qui, avec l'Esprit Paraclet,
Règnes dans tous les siècles.

Ainsi soit-il.

Que le Dieu tout-puissant nous accorde une
nuit tranquille et une fin paisible.

Ainsi soit-il.

Visite, s'il te plaît, Seigneur, cette maison ; et
éloignes-en toutes les embûches de l'ennemi.
Que tes Saints Anges y habitent pour nous y
garder dans la paix ; et que ta bénédiction
demeure sur nous à toujours.

Par N. S. J. C., ton fils, qui vit et règne, étant
Dieu, avec Toi dans l'unité de l'Esprit Saint,
dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

Te lucis ante terminum
Rerum Creator, poscimus.
Ut pro tua clementia
Sis praesul et custodia.

Procul recedant somnia,
Et noctium phantasmata,
Hostemque nostrum
comprime,
Ne pollutantur corpora.

Praesta, Pater piissime,
Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito
Regnans per omne saeculum.

Amen.

Noctem quietam et finem
perfectum concedat nobis
Dominus omnipotens.
Amen.

Visita, quaesumus, Domine,
habitationem istam ; et omnes
insidias inimisci ab ea longe
repelle ; et Angeli tui sancti
habitantes in ea nos in pace
custodiant ; et benedictio tua sit
super nos semper.

Per D. N. J. C., Filium tuum,
qui tecum vivit et regnat in
unitate S. S., Deus, per omnia
saecula saeculorum.
Amen.

TROISIÈME PARTIE

LA VOIE, LA VÉRITÉ, LA VIE

La Lumière est dans le monde,
et le monde a été fait par Elle,
mais le monde ne L'a pas connue.
Personne ne vit jamais Dieu ;
le Fils unique qui est dans le sein du Père
est celui qui nous l'a fait connaître.
(*Jean I, 10, 18.*)

POUR CEUX QUI CROIENT À L'INVISIBLE

Tous les milliards de formes qui composent l'Univers sont les images réfractées d'un certain nombre de flambeaux répartis dans son sein ; lesquels constituent les membres, les organes, les puissances du Verbe central.

Les religions décrivent ce Verbe aperçu un instant et sous un certain angle. Comme la Vie ne crée pas l'erreur, l'aspect de ce Verbe apparu à la race blanche doit être le plus vrai pour celle-ci ; nous, Européens, retirerons plus de fruit de l'étude de l'Évangile que de celle de tout autre livre sacré.

Ceux qui n'aperçoivent que le monde, que le « Natus », découvriront dans ce livre les symboles astronomiques,

cosmogoniques, mathématiques, chimiques, psychiques, ou même magiques ; tout cela, ce sont des sciences « naturelles » même si elles ressortissent de l'Occultisme. Tandis que celui qui pressent le Surnaturel reçoit l'intuition du sens vrai de l'Évangile, dont l'énigme s'appelle la limitation temporaire de l'Absolu, ou la matérialisation localisée de l'Esprit omniprésent. Aucune logique ne peut éclaircir cette absurdité divine, mais le cœur peut y croire quand il en a reçu la vision surintellectuelle.

Les thèmes qui suivent sont écrits pour des hommes de foi ; les autres, savants ou artistes, y trouveront peut-être quelques idées, soit qu'ils cherchent dans l'histoire du Christ l'allégorie de la vie cosmique ou celle de l'effort ethnique, ou l'image de l'initiation subjective individuelle. Mais ces trois points de vue sont des reflets ; bien rares, cependant, ceux qui n'en subissent pas le charme illusoire, avant de parvenir à la lumière substantielle, unique et réelle.

La discussion est, par suite, presque toujours inutile.

LE PRÉCURSEUR

QUELLE que soit la théorie que l'on adopte, concernant l'œuvre du Verbe, Il se pose, par définition, en dehors et au-dessus de son œuvre, la Nature. Quand celle-ci, après avoir suivi les caprices de son libre-arbitre, se dévoie et roule vers une fatale désorganisation, elle ne peut être à elle-même son propre médecin. Comme en dehors d'elle rien n'existe, dans le possible, que son formateur, ce dernier, s'il veut la sauver, doit descendre en personne lui administrer le remède réparateur qui est lui-même.

Cependant, les habitants du monde, en majorité, depuis des siècles innombrables, ont tourné les yeux de leur vie vers le moi, vers la division ; ils ne pourraient supporter sans dommage la

lumière de l'union, de l'harmonie ; leur être, nourri d'essences morbides, se dissoudrait sous le feu d'un médicament trop pur.

Il leur faut donc une accommodation préalable : les sages, les prophètes eurent cette action détersive, lénitive, rafraîchissante. Comme la Nature monte toujours vers le mieux, le prédécesseur immédiat du Verbe fut le plus parfait parmi ces annonciateurs : voilà pourquoi Jean-Baptiste est le plus grand des enfants des hommes. Il eut pu se créer une gloire universelle, ouvrir des arcanes qui lui eussent conquis des centaines de millions d'adorateurs. Il préféra être la preuve vivante de l'illusion du savoir en soi ; le premier, de toute la pléiade surhumaine des anciens fondateurs de religions, il démontra par le fait l'axiome essentiel de la science unique : la réelle nature et le mode normal d'action de la volonté. Cette nature est l'Amour ; ce mode est le sacrifice.

LA VIERGE

SI les envoyés de l'Esprit se reconnaissent aux haines qu'ils soulèvent, la Vierge appartient certainement à leur cohorte, car peu d'êtres ont recueilli autant d'humiliations et de mépris, surtout après leur mort. L'arbre le plus vigoureux a les plus profondes racines.

La Vierge est le premier acte, si l'on peut dire, par quoi le Ciel indique la dignité de la femme et son rôle. Dans cette créature, dont l'âme fut l'autel des plus grands sacrifices et le sanctuaire des plus mystérieux arcanes, rien de particulier ne se remarque de l'extérieur. Enfant grandie dans une clôture claustrale, chargée dès son adolescence des soins d'un ménage pauvre et des soucis de la plus délicate des éducations, mère pendant trente-trois ans martyrisée par les douleurs du présent et les transes d'un avenir

trop pressenti, veuve obscure : l'épouse de Joseph est la preuve vivante qu'une existence commune voile parfois les travaux les plus méritoires. Le héros conquiert l'admiration de la postérité par une crise d'exaltation qui le ravit à lui-même ; mais s'oublier à tout instant, froidement, raisonnablement, parmi toutes les petites platitudes du ménage, de l'atelier ou de la rue, cela, c'est difficile.

L'Imitation du Christ est au-dessus de nos forces ; mais en essayant d'obéir à ses préceptes, c'est la Vierge que nous imiterons. Ainsi les peuples catholiques la sentent plus près de leurs pauvres âmes, et plus pitoyable à leurs souffrances quotidiennes.

Ceux à qui ces idées paraissent simplistes peuvent étudier dans la Vierge le symbole théogonique, cosmogonique ou alchimique. Les mythologies taoïstes, brahmaniques, bouddhiques, égyptiennes, chaldéennes, druidiques leur fourniront d'amples matériaux. Les dithyrambes des Pères de l'Église, les litanies, le *Mariale* de Saint Anselme, énoncent, d'autre part, des mystères trop abstrus pour en parler ici ; une infime minorité peut seule en saisir quelque lueur ; leur connaissance n'est pas indispensable au travail de l'homme ; ainsi que l'extase, ils ne valent que comme une caresse d'encouragement dont la Providence reconforte de temps à autre notre fatigue. Que ceux qui sont las se rappellent la précaire existence, tremblante et enthousiaste, que mena la Vierge.

LA NAISSANCE DU CHRIST

UNE fois données les interprétations de ce mystère, le cœur reste en présence d'un fait historique inconcevable à l'entendement : à

savoir, la définition de l'infini, l'individualisation de l'Absolu, la localisation de l'Universel.

Notre intelligence ne peut fonctionner que dans les cadres du temps et de l'espace ; imaginerait-on, à la suite des théosophes de l'Inde, un espace à n dimensions et un temps à formes variables, que cela n'impliquerait qu'une complexité plus grande de notre appareil mental ; il ne pourrait tout de même jamais refléter ou comprendre que les phénomènes du relatif. Les anciens Yogis professaient cette opinion, puisqu'ils enseignaient que la disparition du mental est nécessaire pour que l'extase d'effusion dans l'Unité suprême puisse avoir lieu.

Nous ne comprendrons jamais le Christ ; mais nous pouvons le sentir par le cœur ; le Verbe est engendré en Dieu, dans la Création et dans l'homme : les théologiens et les philosophes peuvent expliquer cela ; mais sa génération physique et individuelle leur est inaccessible. Cette notion est la caractéristique du chrétien ; ceux qui ne croient pas à la divinité du fils de Marie, quels que soient leurs motifs, ne sont pas chrétiens, ou si l'on veut employer une image, qui est en même temps une réalité, ils ne croient pas parce que le Christ ne les a pas jugés capables de voir sa présence.

Notons quelques particularités de la naissance de J.-C. Elle a eu lieu dans l'appareil le plus rudimentaire, entourée par les plus communs des habitants, les plus pauvres des pèlerins, les moins nobles des animaux, au milieu de la nuit, en hiver ; les premiers témoins furent des anges, des bergers, puis des rois. Enfin, aucune des observances rituelles ne fut omise à ce sujet : notre temps est fertile en esprits ingénieux qui dégageront de ces circonstances le symbole chimique, ou cosmique, ou astrologique. Quant au sens psychique, dont trop peu se préoccupent, nous sommes prévenus que le Verbe naîtra dans notre esprit lorsque celui-ci pur comme la Vierge ; il viendra sans phénomènes internes, quand tous nos désirs se seront simplifiés, quand nos facultés conscientes ne tendront plus qu'à la patience et à la résignation ; il apparaîtra dans le temps de l'obscurité et de la froideur spirituelles ;

l'intuition nous avertira ; les sens physiques et les trois puissances intellectuelles le reconnaîtront ; enfin, toutes les prévisions mystiques subjectives seront accomplies.

LA MISSION DE JÉSUS

UN homme n'est guère en possession de toutes ses facultés avant vingt-cinq ans. Mais il n'en est pas de même pour celui dont le corps n'est affaibli par aucune tare, dont les forces magnétiques et cérébrales sont parfaites. Il n'est donc pas vrai que Jésus ait été l'élève des Esséniens, ni des Alexandrins, ni des Brahmes, ni des Lamas ; c'est de dedans au dehors que son être fut développé, à l'inverse de nous autres, qui évoluons de dehors au dedans. Il était, il est la Vérité parfaite, l'Esprit pur, agissant sur notre monde au moyen d'un organisme humain idéal ; il n'eut besoin d'aucune étude pour tout savoir, d'aucun entraînement pour tout pouvoir.

Le premier acte de Jésus, c'est sa tentative à douze ans, auprès des docteurs de sa patrie ; malgré sa jeunesse, sa volonté pure et parfaite pouvait commander à toute chose et en extraire l'essence ; cette faculté n'est que le privilège naturel de l'Homme réel, parvenu à sa véritable stature. À cette puissance de nature il faut, pour se rendre compte de la portée des œuvres messianiques, joindre les lumières toujours nouvelles de la vie divine dans laquelle l'être tout entier du Christ baignait constamment.

C'est pourquoi ses paroles, ses gestes, ses regards, tout en Lui était vivifiant ; le sol même que foulait ses pieds recevait de son contact une bénédiction. Chacun de ses actes était une étincelle de Lumière, déposée dans le noir humus du monde, pour y lever et y fructifier avec le concours du temps et de la bonne volonté des créatures. Nous pouvons aussi être de petits flambeaux, chacun

dans notre sphère, si nous arrivons à épurer nos mobiles. L'Amour est le suprême initiateur.

LES TENTATIONS DU CHRIST

L'HOMME peut mal faire, soit de lui-même, soit poussé par un agent extérieur ; cet agent peut être le charme naturel d'un autre être, ou bien l'attaque d'un soldat des ténèbres ; ce dernier cas est assez rare. Les mystiques et les saints n'ont jamais eu affaire à l'ange des ténèbres lui-même, sauf deux ou trois, et encore n'eurent-ils à lutter que contre le magnétisme pervers de sa présence.

Satan attaqua le Christ, avec toutes ses forces ; cela eut lieu parce que tous les êtres du monde devaient, au moins une fois, se trouver en la présence du Verbe, afin qu'ils puissent apercevoir la Vérité, car personne ne sera perdu à jamais.

Quand un homme fait quelque chose d'inédit, les autres peuvent ensuite le reproduire plus facilement. C'est pour cette raison que le Christ a opéré dans sa vie connue et dans sa vie inconnue tous les actes que l'homme pourra jamais accomplir, – qu'il a passé par tous les états d'âme imaginables, – qu'il a offert l'hospitalité à toutes les sciences que l'on a cru ou que l'on croira découvrir : il a ouvert des sentiers nouveaux dans toutes les directions et dans tous les plans.

En n'importe quelle circonstance, si imprévue qu'elle paraisse, il y a une grande part d'éléments anciens ; d'ailleurs l'homme peut être certain que l'adversaire qu'il rencontre est toujours proportionné à sa force. Quel que soit le travail, ou la lutte, que son destin lui présente, le Verbe a déjà effectué l'un et soutenu l'autre, au moins une fois. Si nous sommes embarrassés ou terrorisés, rentrons dans le calme, et en réponse à la prière de

notre angoisse, quelque chose viendra du passé, de l'effort divin qui fut, il y a deux mille ans, accompli quelque part sur cette terre, pour nous donner la force ou l'inspiration.

L'ENSEIGNEMENT DU CHRIST

QUAND un homme enseigne, il peut distribuer de l'erreur, et surtout il peut ne pas dire la vérité opportune, convenable à l'auditoire, à chaque auditeur, à leur développement futur, à la postérité. Autant dire que l'homme ne peut pas être un initiateur parfait.

Le Verbe est, au contraire, la vérité absolue ; – car la science n'est que l'image mentale de la vie ; et comme il connaît ceux à qui il parle, de leur centre à leur périphérie, il peut dire de cet absolu, qu'il incarne, juste ce qui est convenable à chacun et à tous.

La parole de l'homme flotte autour de lui, plus ou moins longtemps, puis disparaît de ce monde vivant. La parole du Verbe, c'est de la vie qui s'implante dans le cœur de ceux qui l'entendent et qui, comme ces graines recueillies après trois mille ans de repos dans les nécropoles égyptiennes, est toujours prête à germer. Elle reste là jusqu'à la fin des temps, vivant par elle-même, cherchent à percer, toujours prête à fouiller les plus épaisses ténèbres.

Car la Vie n'est pas une conception métaphysique ; la métaphysique elle-même a une forme ; tout est réel, libre et actif ; la Vie est une dynamite : plus elle rencontre de résistance, plus elle explose et s'exalte. Nous autres, donc, qui n'avons encore dans nos discours qu'un reflet de cette Vie, c'est par nos actes que nous donnerons à nos convictions la plus forte existence : le bon exemple est la meilleure des prières. Par ainsi, nous nous régènerons depuis notre corps jusqu'à la cime encore vierge de

notre esprit et nous serons, pour les êtres qui nous entourent, un phare indicateur.

Enfin, si une notion reste lettre morte, sachons que sciences, pouvoirs, lumières ne descendent que dans la mesure où le fini fait, en nous, place à l'Infini.

LES MIRACLES DE JÉSUS

IL y a deux sortes de miracles : ceux qui sont dus à la mise en œuvre d'une force naturelle encore inconnue ; ceux que produit l'action directe du royaume de Dieu.

Les disciples de l'ésotérisme étudient, entre autres choses, les moyens de produire les phénomènes de la première catégorie ; mais ils courent le risque de précipiter l'évolution naturelle, et de faire croître la volonté propre ; à ce point de vue, on s'explique que certains enseignent l'origine infernale des phénomènes du spiritisme, du magnétisme, de la magie. Le merveilleux est un des meilleurs pièges que puisse nous tendre l'habile prince des Ténèbres ; cependant, il y a du bon en toute chose.

L'homme parfait est le roi de la création ; mais nous sommes encore bien loin de cet état. Nous ne serons capables de commander normalement à la Nature que quand nous aurons suivi toutes les écoles de l'expérience ; le savoir alourdit notre responsabilité ; ne nous pressons donc pas trop.

Quand un pouvoir est inné en nous, c'est le signe qu'il est normal ; alors, on a le devoir de l'exercer gratuitement, comme on l'a reçu.

Le Christ possédait, de naissance, tous les pouvoirs des adeptes, des mages ; et malgré cela, il n'a jamais accompli de « miracle » sans en demander la permission à son Père. Imitons-le.

Lorsque le Ciel envoie un de ses serviteurs dans un monde, il lui donne le maître-mot de la Vie ; ce missionnaire peut alors agir en toute liberté et en toute connaissance de cause, et chaque malade qu'il traite, il le guérit en effaçant la raison spirituelle de son mal, c'est-à-dire le péché particulier qui l'avait produit. Ainsi faisait le Christ, ainsi fait-il encore aujourd'hui.

LA TRANSFIGURATION

ON ne donne pas de vieux vin à un nourrisson. Petits enfants que nous sommes, si le Ciel se dissimule pour nous derrière l'enchevêtrement logique des circonstances, derrière le voile du monde physique, c'est que son aspect réel est trop éclatant pour notre faiblesse. Nul ne peut voir Dieu sans mourir.

Si nous avons les yeux ouverts, si nous pouvions voir l'invisible, nous connaîtrions que nos souffrances ne réparent jamais le tort que nous avons causé autour de nous ; à chaque instant nous spolions la Nature ; s'il nous fallait payer intégralement nos dettes, jamais nous ne verrions la fin de notre travail. Mais la miséricorde de Dieu indemnise sa justice.

Si nous n'avancions vers le bien que de nos seuls efforts, la route serait effroyablement longue. Mais à chaque pas que nous faisons vers lui, il en fait quatre-vingt-dix-neuf à notre rencontre.

Les consolations intérieures, les visions, les extases mystiques ne sont qu'un réconfort offert au pèlerin excédé ; le soldat courageux ne les recherche pas ; quand l'Ami, toujours présent, est visible, il y a moins de mérite à le servir. Son seul aspect est une récompense millénaire.

Cependant, sachons qu'il est toujours là : dans la beauté du monde, il respandit ; mais il se cache de préférence derrière le malheur, la maladie, le crime, nous exhortant à donner un peu de

nous-mêmes à toutes ces misérables créatures, afin qu'elles se transfigurent peu à peu jusqu'à la splendeur du Royaume saint.

LA CÈNE

CE Verbe universel nourrit le monde ; toutes les créatures tirent de lui l'existence et ne subsistent que parce qu'il se donne à elles par un sacrifice sans cesse renouvelé. C'est ainsi que le panthéiste ou l'intellectuel comprend le rite de la communion.

Mais le chrétien pressent, sous la simplicité du texte évangélique, un mystère réservé à une plus haute culture que la nôtre. Quand un hypnotiseur dote, pour son sujet, un verre d'eau des propriétés les plus diverses, il nous permet de soupçonner que la matière n'est qu'un instrument docile entre les mains de l'Esprit ; le Christ pouvait donc conférer, non seulement à tel morceau de pain et à telle coupe de vin, la vertu qui lui convenait, mais encore revêtir de cette force l'essence même, l'idée-type, l'esprit de la vigne et du froment.

De plus, quand cet être céleste quitta l'Absolu, pour descendre jusqu'ici-bas, de limitations en limitations, de gangues en gangues, ce ne fut qu'au prix de souffrances indicibles : un homme d'élite n'est-il pas écoeuré lorsque, par aventure, il se trouve dans une atmosphère de ruse ou de crime ? Le Verbe ne se reconnut le droit, pour ainsi parler, de choisir dans le monde les éléments de sa nature humaine qu'après les avoir achetés par les douleurs de sa nature divine. C'est donc en toute justice qu'il peut dire à ses disciples que son corps est une nourriture, car le travail alimente l'esprit de l'homme, – et que son sang est un breuvage, car la souffrance étanche en nous la soif ardente des jouissances égoïstes.

D'autres vérités se trouveront encore dans la Cène ; mais pour mériter de les connaître, pour en devenir la vivante incarnation, commençons par obéir au simple conseil qu'elle nous donne : essayons d'admettre à notre table ceux qui nous ont attaqués.

LA MORT ET LA RÉSURRECTION DE JÉSUS

NOTRE habitat, le monde physique, doit être aussi notre champ de bataille. C'est pourquoi nos états d'âme tendent à se réaliser par des actes ; c'est pourquoi nos sentiments meurent si nous ne les incarnons pas dans la matière. Inversement, les modifications du monde physique correspondent à des phénomènes invisibles ; dans une maladie, dans une bataille, dans une entreprise commerciale, les facteurs visibles ne sont presque pas plus que des marionnettes que fait mouvoir une main cachée.

Si le Christ donc voulait montrer un exemple au monde, il était nécessaire qu'il souffrît physiquement et que l'empire des morts reçoive sa visite ; tout vit, et la force des transformations universelles, la mort, vit plus intensément que toute autre créature. Mais il y a deux mille ans, elle connut la défaite, pour la première fois. Il fallait, d'ailleurs, que les justes de l'antiquité enfermés dans l'orbe de la Nature pussent monter au Ciel ; il fallait que ce que l'Église appelle la résurrection de la chair, c'est-à-dire la mystérieuse transmutation de nos organismes épais et infirmes en corps radieux et impassibles, soit préparée de longue main.

Quelque obscure que soit la ténèbre où, non-seulement les hommes, mais la création tout entière, est plongée, la vie qui les anime les pousse en haut ; des aubes l'éclairent de temps à autre ; elle marche d'un mouvement irrésistible vers la paix, vers l'harmonie, vers l'unité ; mais, avant d'atteindre ce repos, il faut

qu'elle connaisse toutes les luttes, tous les pôles contraires, toutes les divisions. Il n'y a donc qu'un seul maître et qu'un seul juge : Celui qui a tracé tous les plans, groupé toutes les masses, et parcouru tous les chemins.

Le Sacrifice soutient l'Univers : l'homme le comprend comme une loi d'interéchange, puis comme devoir moral, puis il y adhère par amour : à cette étape, l'acceptation voulue de la souffrance porte plus haut que les lois mathématiques de la Justice immanente ; elle fait descendre l'Absolu dans le relatif en nous et autour de nous.

L'ASCENSION

VOICI une comète qui part des profondeurs du firmament, contourne une planète et s'en revient vers d'autres abîmes éthérés, après avoir accompli sa mission régulatrice. De même, le Verbe, après être descendu tout en bas de la Nature, après avoir promulgué le précepte et donné l'exemple, remonte par une route nouvelle, qu'il se fraie de lui-même et que suivront dans l'avenir ceux qu'il appellera.

L'Ascension complète l'œuvre messianique ; car jamais l'homme, même après avoir subi toutes les épreuves, n'aurait obtenu le passage de ceux qui gardent les noirs enfers, les paradis lumineux, les mornes déserts ; ceux qui convoitent son esprit, son corps et son âme auraient toujours inventé des embûches nouvelles ou des barrières infranchissables. Mais le Christ a ouvert un sentier ; il a mis des ponts sur les abîmes et placé des sauveteurs de distance en distance.

Pas un moment l'homme ne marche sans guide ; pas un de ses actes où il ne soit aidé par d'invisibles collaborateurs, pas une de ses larmes qui ne soit portée comme une fleur aux pieds du

Seigneur de la terre ; pas une de ses prières qui ne soit transmise de chœur en chœur jusqu'au trône du Père.

Ainsi, l'Ascension qui, pour l'exégète, est une légende, et pour l'ésotériste, le symbole des phases finales de l'initiation subjective, est, pour celui qui connaît le Christ, le dernier signe de sa sollicitude, le dernier effort de sa miséricorde, afin que l'humanité tout entière s'engage avec certitude sur cette route royale de la réintégration.

LES APPARITIONS DU CHRIST APRÈS SA MORT

LE comment et le pourquoi des visites que le Maître, sorti de la tombe, rendit à ses fidèles, échappe à notre intelligence actuelle ; leur véracité historique importe peu, quoique les attaques dont la résurrection a été l'objet la prouvent et en démontrent la nécessité rationnelle. Mais pour nous, hommes du XX^e siècle, n'étouffons pas les lumières intuitives qui palpitent au fond de nous-mêmes. Il est vrai que le Christ s'est manifesté avant son ascension, comme après, soit par le moyen de tel ou tel de ses disciples, soit d'une façon plus simple quoique plus troublante pour l'intelligence.

Chaque fois que nous le voulons bien, il est, en effet, dans le ciel intérieur de notre âme ; dans les circonstances décisives de la vie, dans les réconciliations, à la naissance, au lit de mort, il est là, en personne, ou représenté par un de ses rayons vivants. Ne vous est-il jamais arrivé de subir, au passage d'un inconnu, le choc profond d'une douceur ineffable ? Un coup d'œil reçu comme par hasard n'a-t-il pas, pour une seconde, levé le voile qui cachait à votre âme les horizons de l'éternelle Beauté ? Le sourire d'un petit ou d'un vieillard n'a-t-il jamais fait tomber de vos épaules le lourd manteau glacé des soucis et des passions ?

Le Ciel est tout à côté de nous ; ayons les yeux ouverts afin que, si un de ses enfants nous croise, nous ne laissions pas échapper le bénéfice de cette merveilleuse rencontre.

QUATRIÈME PARTIE

LA VOIE ÉTROITE

Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et accablés, et je vous
soulagerai.
Chargez-vous de mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et
humble de cœur,
et vous trouverez le repos de vos âmes,
Car mon joug est délicieux et mon fardeau léger.
(*Matth.*, XI, 28 à 30.)

LA MÉDISANCE

SI l'on parle des travers d'autrui, c'est qu'on les a vus. Or, l'homme ne peut rien concevoir ni sentir s'il ne possède, au préalable, en lui le germe de cette idée ou de ce sentiment. Je ne m'aperçois donc du mal hors de moi que parce que mon cœur le contient.

Une médisance est un coup de bâton assené traîtreusement. Elle implique un blâme, tacite ou exprimé, un jugement, c'est-à-dire une condamnation.

Si on pense que le voisin agit mal, pourquoi ne pas le lui dire à lui ? Nous reçoit-il mal ? Que cela nous fasse comprendre que l'on

ne peut se permettre des réprimandes qu'à ceux-là seuls de qui nous sommes responsables.

Toute parole prépare un futur.

Parler du mal le propage ; on se charge des critiques, des mépris, des vexations, des hostilités que nos interlocuteurs prodigueront par notre faute à l'absent : tout cela au sujet d'un acte dont nous n'avons sûrement pas pu discerner l'intention. Nos propres actes mêmes, nous n'en connaissons ni la vraie nature, ni la valeur réelle.

Juger, ce devrait être comparer avec un criterium interne exact. Mais notre criterium est toujours boiteux, puisque nous ne sommes pas parfaits ; immanquablement, une âme existe quelque part qui dépasse la nôtre. Dire : « Ce n'est pas moi qui aurais commis une telle action, c'est jeter un défi au mal ; or, tout est vivant, la tentation arrive, et les bravaches sont toujours battus.

Ainsi, en accablant autrui, je m'enchaîne moi-même, je nécessite un recul qui dure jusqu'à ce que le jeu des circonstances m'offre l'occasion de réparer mes torts.

RÈGLE. — *Ne pas parler des absents.*

LA CALOMNIE

ELLE est un assassinat. Or, ce qui se noue en un lieu quelconque de l'Univers ne peut se dénouer plus tard que dans ce même endroit. Si l'on admet la réincarnation, on saisit pourquoi et comment le calomniateur reste chargé de sa faute jusqu'à ce que les roues fatidiques le ramènent en face de sa victime et de ses témoins pour implorer leur pardon.

D'autre part, cette victime doit comprendre que tout effet provient d'une cause première juste ; les attaques ont toujours un

motif métaphysique équitable : « Qui frappe avec l'épée périra par l'épée. »

Extrayons l'amande de l'écorce amère de l'épreuve et de l'humiliation ; soyons certains que la graine en fut autrefois semée par nous-mêmes. Un ennemi voit plus clair qu'un ami. Le calomniateur s'acquiert donc un droit à notre reconnaissance, puisqu'il nous fournit sur notre cœur obscur des éclaircissements précieux.

RÈGLE. – *Faisons l'impossible pour, non seulement ne parler mal ni des hommes ni des choses, mais pour les défendre, pour la réhabiliter, pour rendre visible à tous la Lumière qui s'y trouve voilée.*

LA VENGEANCE

PERSONNE, encore une fois, ne subit une haine ou une insulte sans l'avoir méritée. Que si la cause de cette attaque n'est pas visible, le pardon est tout de même nécessaire, car on n'éteint pas un feu en y jetant du bois.

« Si vous faites la paix avec votre ennemi, dit Jésus, vous, amassez des charbons ardents sur sa tête ». Ceci n'exprime pas un raffinement de rancune ou alors notre réconciliation serait hypocrite. Mais, à cause de l'effort douloureux qu'il nous coûte, le pardon est une lumière déposée à son insu dans le cœur de notre ennemi, et par laquelle le repentir y germera plus tard.

D'où vient que nous sentions l'offense ? Parce qu'elle nous atteint, parce que nous sommes vulnérables, parce que la vanité, l'orgueil, la convoitise ont en nous leurs repaires. Or, l'apprenti qui se tape sur les doigts en clouant ne doit pas s'en prendre au marteau, mais à sa maladresse.

Nous sentons l'offense, parce qu'au fond de nous-mêmes persiste le tenace désir de l'amitié, de l'hommage, du respect ; nous voudrions que les autres nous tiennent pour supérieurs à eux, qu'ils envient notre maîtrise. Mais, dans toute l'immensité de cet Univers, nous n'avons qu'un seul véritable Ami ; sa tendresse est immuable et suprême ; elle est la source de toutes les affections qui peuvent venir à nous ; cet Ami n'est pas une abstraction, c'est un être réel, objectif, vivant ; il se tient à notre côté et, dans certains cas, nous apparaît, visible et tangible.

RÈGLE. — *Exercer sur nos gestes, nos paroles, nos pensées, un contrôle incessant, avec une sérénité joyeuse. Car tout ce qui nous arrive concourt à notre béatitude finale.*

L'IMPATIENCE

Tous les évènements dont se tisse la trame de notre destin sont des exercices pour développer nos puissances. Quand un but nous intéresse, quand nous croyons y trouver une joie quelconque, nous sommes capables d'efforts surhumains pour y atteindre. Il est plus difficile de dépenser le même effort, en sachant à l'avance que nous n'en récolterons rien de personnel. Le réalisateur parfait agit de tout son pouvoir, comme s'il était ambitieux et passionné, mais il reste indifférent au résultat de ses actes.

L'impatience est une perte de force. Que ce soit moi-même ou l'extérieur qui la fussent naître, elle ne produit qu'un retard dans l'accomplissement de ma volonté, et augmente la désillusion qui suit toute réussite égoïste.

Elle trouble ma vue intellectuelle. Je suis pris dans les triples chaînes du temps, de l'espace et de la matière ; ces obstacles à mes vœux sont souventes fois providentiels, car le mirage de bonheur

cupide vers qui je cours se transforme en souffrance dès qu'il est atteint. Mais ce n'est qu'après avoir senti la brûlure que l'enfant se gare du feu, car il ne croit en rien les avertissements maternels.

« Le temps ne respecte pas ce que l'on fait sans lui. » La patience est la seule méthode qui nous rende maîtres de nous-mêmes. La persévérance est indispensable pour que nos pouvoirs spirituels puissent grandir et résister aux ouragans. Les plantes de serre ne peuvent pas vivre en plein champ, les fruits de serre n'ont ni saveur ni force nutritive.

RÈGLE. — *La douceur est la force des forces ; ne jamais brutaliser personne, pas même un animal, pas même une chose soi-disant inanimée.*

LA COMPASSION

IL y a trois espèces de compassion. La première est une sensiblerie maladive, qui nous réduit à être les jouets de nos nerfs, de la ruse des faux malheureux, de nos vices obscurs, même. La seconde, c'est, étendu dans un bon fauteuil, au coin de son feu, de se dire : « Combien de pauvres diables vont coucher sous les ponts, cette nuit ! » La troisième sorte de compassion, la seule vraie, c'est, après avoir eu cette pensée, de prendre son chapeau, de sortir dans la rue, à la recherche d'un va-nu-pieds, de lui offrir un repas et une chambre ; c'est aussi, quand on n'a pas le sou, de ramener chez soi le pauvre diable et de le mettre dans son lit.

La compassion, c'est perdre son temps, avec bonne humeur, au chevet d'un malade grognon. C'est ne pas se fâcher quand un pauvre, endurci par le malheur, finasse ou injurie. C'est avoir des paroles réconfortantes pour ceux-là même qui semblent mériter leur malchance ou qui geignent à tort et à travers.

Soyons indulgents, non point avec l'espoir sournois que les autres seront, à leur tour, indulgents pour nous, mais parce qu'il est sûr que nous aurions succombé comme le voisin si nous avions eu la même tentation et le même tempérament.

Toute la place que la malveillance et le mépris n'occupent pas en nous, la saine raison, le jugement net, l'indulgence s'y installent ; nous trouvons mieux alors les remèdes aux malheurs d'autrui. Plus l'homme s'occupe de soi, plus il se rapetisse ; plus il sort de soi et s'oublie, plus il acquiert une vue large et une puissance sereine.

RÈGLE. – *Le devoir immédiat est de soulager autour de soi les souffrances immédiates* (Maeterlinck).

LE MENSONGE

CE n'est pas sans raison que l'on appelle « Verbe » la puissance créatrice et conservatrice de l'Absolu. La parole est celle de nos facultés d'où la vie rayonne le plus. Elle sera donc saine et forte si elle est l'image exacte et sincère de notre vie intérieure, et si cette dernière est elle-même conforme à la Loi, c'est-à-dire à la vie essentielle du monde, au Verbe.

La ruse, l'hypocrisie, ne peuvent servir qu'au mal ; de procédés difficiles, le bien ne résulte jamais. Le chimiste sait extraire une médecine d'un suc vénéneux ; mais autant il est au-dessus de la substance qu'il travaille, autant, pour que l'homme puisse faire du bien avec du mal, faudrait-il que son essence vraie soit exaltée au-dessus de ses organes corporels, psychiques et mentaux : ces manipulations ne nous seront permises que bien plus tard.

L'homme est un mystère, car il réunit tous les extrêmes. Il contient, nommément, le germe de la Vie absolue : son âme, et les

pires ferments morbides. Chaque fois qu'il contrevient à la Loi, il augmente la force de ceux-ci au détriment de celui-là. Or, la Loi veut que l'externe soit l'image exacte de l'interne ; un mensonge est donc un suicide partiel.

Si je respecte ma parole, en ne la faisant servir à rien d'inutile, de faux, d'égoïste ou de méchant, elle retrouvera peu à peu son énergie propre ; elle redeviendra créatrice, thaumaturgique ; elle sera pour mes inférieurs ce que le Verbe de Dieu est pour moi : une bénédiction active et vivifiante.

RÈGLE. – *Être sincère dans la pensée, dans la parole, dans l'acte, avec le secours, sans cesse imploré, du Vrai qui nous accompagne.*

LES PEINES DE CŒUR

L'AMOUR est le plus illusoire des mirages quand je me recherche dans les créatures, quand c'est moi que j'aime en elles ; c'est la cupidité de l'égoïsme, l'animalité du plaisir. L'amour, quand il s'accompagne du sacrifice, est la plus stable des réalités.

Le lien qui unit les amants peut être la beauté corporelle, ou une harmonie magnétique inexplicquée, mais qui détermine parfois les passions les plus déconcertantes. Elle existe entre des êtres qui ne sont ni intelligents, ni bons, ni beaux ; par suite, cette fascination, dont s'occupe presque toute la littérature contemporaine, se trouve ainsi vouée à une fin malheureuse.

Cette ivresse fluidique qui jette les amants de la plus noire désespérance à des exaltations fantastiques est un philtre que la Nature nous administre pour faire subir une expérience à notre esprit, à laquelle notre moi conscient ne se soumettrait jamais de sang-froid : il y a des folies nécessaires.

Mais, plus que la passion, plus que l'égoïsme, plus que la débauche, ce qui corrompt l'amour dans sa source, ce qui en empoisonne le cours, c'est ce manque de parole, ce manque d'honnêteté dont beaucoup se font une misérable gloire.

Qu'un homme convoite une femme, c'est une faiblesse, un manque de tenue morale ; mais qu'il ne s'inquiète pas de prendre le bien d'autrui, qu'il rompe un contrat antérieur consenti librement, cela est grave, cela le condamne, cela l'enchaîne pour des siècles.

RÈGLE. — *Surveiller ses élans, les ramener sans trêve à l'être auquel nous sommes unis.*

LA CRITIQUE

UN critique n'attire pas la sympathie, et bien peu l'écoutent, même s'il est judicieux. Et pourtant il est utile, ses remarques seraient-elles partiales, car il y a toujours du vrai dans les défauts que l'on découvre en moi ou en mes œuvres.

Malgré cela, il serait plus efficace de me faire comprendre mes erreurs par la contagion muette de l'exemple. La parole ni l'écriture ne possèdent la force entraînante de l'acte. Un travail où ont collaboré toutes nos forces jusqu'à celles des muscles est un foyer d'énergies purificatrices qui chassent de l'aura des êtres les miasmes morbides.

Quant à moi, je ne dois pas être intolérant ; toutes les attitudes sont défendables ; que je respecte la liberté d'autrui si même je puis la contraindre. Un arbre violemment courbé ne revient pas à lui-même sans être affaibli. Pourquoi ma façon de voir serait-elle la meilleure, puisque l'océan des conjectures, des probabilités, des possibilités, est infini ? Si un sentiment de critique monte en moi,

avant de le formuler, que je me mette un peu à la place de mon frère, que je me représente son état d'âme, ses mobiles, son tempérament, son milieu. Ce sera une étude instructive et un pas vers la maîtrise propre.

Ainsi j'apprendrai à découvrir le mal qui se cache dans le bien que je m'attribue ; et le bien qui rayonne dans le mal que j'aperçois chez autrui.

RÈGLE. – *Parler peu, être tolérant, prêcher par l'exemple.*

LE MÉPRIS

MÉPRISER les inférieurs, les mal vêtus, les parias, prouve, malgré ma science, mes talents, ma culture, que je suis un sot ; de quoi, en effet dépendent ma richesse, ma gloire, ma chance ? D'un centigramme de fer ou de phosphore, d'un geste, d'un mot, d'une rencontre !

Inversement, celui qui vit au bus ou en marge de la société ne doit pas non plus en mépriser « les soutiens ». Tout a une raison juste ; le désordre est une apparence, qui provient de ce que notre lorgnette n'est pas au point. Tous, riches, pauvres, bons, mauvais, intelligents, grossiers, nous suivons des classes ; si nous nous taquinons les uns les autres, nous perdons l'enseignement ; il faudra rattraper le temps perdu et payer la désobéissance.

Si je me tiens pour juste et innocent, je serai sensible aux plus minces piqûres d'amour-propre. Mais que je comprenne mon néant, que je voie combien ma personnalité fugace, complexe, insaisissable, multiple, m'appartient peu, les attaques ne m'affecteront plus ; ce sera un accroc à mon vêtement, ce sera une ortie ; mais je ne m'irriterai pas, je continuerai avec bonne humeur la fortifiante promenade dans la vaste forêt du monde.

Les humbles font mieux ! Ils remercient le Père, car ils savent que chaque souffrance, c'est un peu de ténèbres remplacées par du soleil. Que si cet héroïsme m'effraie, je m'abstienne tout au moins de me tenir au-dessus des autres, que je me contente de répondre à l'attaque par un sourire cordial.

RÈGLE. — *Ne faire souffrir aucun être ; avoir de la bonté pour tous, même pour ceux qui en paraissent indignes, même quand nous croyons nos soins inutiles.*

L'IMPOLITESSE

L'HOMME du monde qui reste courtois avec un fâcheux a raison de dissimuler sa mauvaise humeur ; il ferait mieux encore s'il pouvait ne pas sentir l'agacement, car la politesse vraie doit être l'expression candide de notre bienveillance spontanée.

Si je ne suis poli que pour donner aux autres une bonne impression de moi, j'offre un sacrifice aux dieux du mensonge, de la vanité, du respect humain.

Pourquoi suis-je impoli ? Pour satisfaire mon caprice, pour avoir mes aises. Que j'aïlle le long des rues, nourrissant des pensées belles et hautes, si un quidam affairé m'oblige à descendre du trottoir, je ne dirai rien ; car peut-être que le pavé où je pose fortuitement le pied sentira, absorbera quelque chose de la Lumière qui me travaille en cette minute, peut-être la transmettra-t-il plus tard à d'autres êtres.

Celui à qui j'abandonne mon tour, derrière un omnibus, va peut-être, en me regardant, apercevoir un reflet, sur mon visage, de la Bonté cosmique dont je suis l'instrument momentané.

Non, ces petites choses vulgaires ne sont pas ridicules ; je ne suis point un athlète ; je m'exerce aux petits efforts dont je me

sens capable. Un bâton de cette craie qui forme des montagnes colossales contient des millions de coquillages : à force d'amonceler les grains de sable de mes petites vertus, j'arriverai bien un jour à poser la première de mon temple intérieur.

RÈGLE. — *Que notre idéal transparaisse sur notre personne, jusque dans notre attitude, notre physionomie et notre tenue.*

L'INSUBORDINATION

HOMME, tu ne viens au monde que pour apprendre à obéir ; Dieu est un père de famille qui exige la soumission de ses enfants ; quand il est certain que ceux-ci ne se révolteront plus, il leur rend leur liberté ; bien mieux, il se fait Lui-même leur serviteur.

Un roi, un ministre, un sergent de ville, un chef de bureau, un contremaître, un patron n'auraient pas d'autorité sur nous s'il nous était possible de toujours leur obéir sans peine. Si le Destin leur donne le droit de nous commander, c'est que nous avons encore des coins de révolte en nous.

Quand, par des incartades antérieures, nous avons mérité des lois oppressives, si elles sont vraiment injustes, en nous insurgant contre elles, nous ne détruisons pas l'esprit mauvais qui a guidé leur auteur ; pas plus qu'en tuant un assassin, nous ne sanctifierions son âme. Le moyen de convertir le mal en bien, c'est qu'un innocent souffre ce mal en silence : cette alchimie spirituelle s'opère dans les régions invisibles de l'homme, et souvent à l'insu de celui qui en est le laboratoire.

RÈGLE. — *Obéissons à nos supérieurs, dans la famille, dans la société, dans l'État. Et si nous voulons avancer plus vite, obéissons*

aussi à nos égaux et même à nos inférieurs, tant qu'ils ne nous demandent pas de faire le mal.

LA LIBERTÉ ET LA FATALITÉ

SI la fatalité est l'énigme de la science et la loi de la matière, la liberté, c'est l'énigme de la religion et la loi de l'Esprit. Ces deux forces coexistent en moi, avec toutes les autres, et s'y balancent symétriquement. Que j'exalte mon moi, le destin, représenté par l'atavisme, par l'habitude, par l'influence du milieu, résiste et finira par me ligoter. La norme est dans un équilibre constant des extrêmes.

La liberté est promise à l'homme ; mais il faut qu'il apprenne à s'en servir ; quel pouvoir terrifiant que de ne point sentir d'obstacle à ses volontés ? Le peu de libre-arbitre que j'ai acquis me sert presque toujours à mon avantage personnel ; or, l'individualisme, c'est l'émiettement, c'est la volatilisation dans l'Abîme, c'est la mort réelle. L'esclavage consenti me sera donc la route de la liberté.

Je suis le forgeron de mes propres chaînes ; à chaque seconde, je bâtis mon avenir, j'oriente mon devenir. Aussi longtemps que je sacrifierai à l'idole du Moi, aussi longtemps la Nature me tiendra prisonnier.

Si je veux être libre, je lutterai contre le moi ; je sacrifierai le plaisir d'une volonté aveugle, infirme, victime des apparences personnelles ; je transmuerai sa force par la flamme de l'Amour comme fait la magicienne de *Parsifal* : « Servir, servir, et rien de plus ! »

RÈGLE. — *Ne prenons rien de notre chef autour de nous, dans aucun domaine ; contentons-nous d'accepter ce que les créatures*

visibles et invisibles nous présentent ; mais ne méprisons par non plus leurs offrandes.

L'INQUIÉTUDE

AVOIR peur affaiblit, même physiquement. Qu'ai-je à craindre puisque rien ne m'arrive que je n'aie provoqué, puisqu'aucun ennemi ne peut m'assaillir qui soit vraiment plus fort que moi ? Puissé-je voir combien d'esprits ont travaillé pour que je naisse, combien de forces préparent de loin mon repas, grâce à quelles combinaisons je puis traverser un carrefour sans encombre ! Je sentirais alors, si mauvais que je sois, combien ma vie est précieuse, combien m'aime mon Ami.

Si un rôdeur m'attaque, c'est qu'autrefois je convoitai aussi la bourse des passants. Si jamais je n'ai eu de dureté envers un subalterne, personne ne peut me faire mauvais accueil.

Ce que l'homme sème, il le récolte.

L'inquiétude affole l'intelligence, aveugle l'intuition, attire le malheur, l'échec, la maladie qu'elle appréhende. Même le pressentiment très net d'une catastrophe ne devrait pas me détourner de mon devoir, puisque je suis dans la main de Dieu.

Ne soyons ni pusillanime, ni téméraire. Le Calme attire et rayonne tour à tour ; il déjoue, par sa seule présence, beaucoup de ruses ; il fait évanouir les obstacles ; il est le héraut de la paix intérieure.

RÈGLE. — *Demander aide au Verbe Jésus qui nous accompagne sans cesse, et marcher droit sur l'obstacle.*

LES MOBILES DE NOS ACTES

Nos psychologues concluent, en renouvelant les doctrines des anciens ésotérismes, des religions et des mystiques, que le moteur de l'homme c'est le désir. En effet, la raison ne travaille que sur des éléments fournis par le cœur ; par suite, l'intention secrète qui me détermine teint à sa couleur les énergies de mon acte. La force qu'un oisif dilapide à faucher des herbes avec sa canne est en même quantité que celle qu'un médecin dépensera à cueillir des plantes curatives : la qualité des deux actes diffère.

Analyser ses mobiles, choisir son but est donc une précaution indispensable pour l'œuvre harmonieuse. L'être humain ne renferme que la moitié de l'énigme de la Vie ; le monde contient l'autre ; le subjectif et l'objectif coexistent.

Tout acte est un holocauste offert à une idole, à la fortune, à la gloire, à l'amour, à la science ; le vrai Dieu n'a que très peu de fidèles, car il est aussi impossible à notre volonté de servir deux idéals ennemis qu'à notre corps d'être à la fois à Rome et à Berlin.

La concentration d'une force l'exalte. Or, la vie nous oblige de disperser notre vigueur, notre intelligence, notre passionnalité, notre magnétisme sur différents objets. C'est donc au plus profond de nous-mêmes qu'il faut asseoir cette concentration unifiante, élisant un Dieu, et lui rapportant tous nos travaux.

Dès lors, un dans mon amour volitif, multiple dans mes facultés, comme l'Univers, comme l'Absolu, ma sincérité épurera l'image que je me forme de mon idéal, au cours des siècles, dans une béatitude toujours plus haute.

RÈGLE. — *Vivre pour servir Dieu.*

LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME

CETTE science n'est pas le but de la vie, mais le moyen le plus judicieux de l'atteindre. Pour que cette étude soit fructueuse, il faut apprendre à se regarder agir, comme l'acteur sur une scène, quoique cela soit difficile à cause de la complaisance que nous avons pour nous.

Nous sommes un univers excessivement complexe ; le moi est un petit levier ; il n'a pas construit la machine, mais il la gouverne. Nos facultés physiques, psychiques, morales et intellectuelles ne nous appartiennent pas ; ce sont des outils, prêt temporaire consenti par la Nature, dont nous sommes responsables.

L'individu devrait tenir honnêtement son emploi dans le concert universel ; or, il n'a qu'un souci : jouer un peu plus fort que le voisin, afin qu'on le remarque ou qu'il ait un prétexte de s'applaudir lui-même.

Si donc je trouve chez le prochain des défauts, des indécicatesses, des laideurs, c'est que ces défauts sont en moi-même, car comment percevrais-je quelque chose à moins d'en contenir en moi la correspondance secrète ? Sous cet aspect, l'univers est un miroir, qui me renvoie mon image exacte ; l'étude de cette image est de première nécessité pour mon amélioration.

RÈGLE. – *Faire chaque soir un examen de conscience, net et précis.*

LA PAIX DU CŒUR

La paix, c'est l'harmonie. Pour posséder une force, pour qu'elle fasse partie intégrante de notre moi, il faut l'avoir incarnée au dehors, dans des actes. Celui-là seul qui a su éteindre la discorde autour de lui et en lui connaît cette sérénité. Pour cela, il faut pardonner à nos ennemis extérieurs et intérieurs.

On pardonne aux premiers en leur donnant ce qu'ils réclament ; on pardonne aux seconds en donnant pour but à notre vie la conformité avec la Loi spirituelle.

Les deux travaux se fusionnent en un seul, qui est la suppression de l'égoïsme. Car, si mon Moi est grand et vaste, partout où il ira promener, il se heurtera, se fatiguera, se fera honnir, parce qu'il gênera les autres Moi. L'ouragan a prise sur les chênes majestueux ; mais il ne peut rien contre la pâquerette. Soyons humbles.

Si je me fais tout petit, l'épée de l'adversaire matériel ou invisible ne me trouvera pas ; je prendrai moins de place au soleil ; je n'aurai pas besoin de beaucoup de nourriture terrestre ; et mes frères seront plus à l'aise. J'aurai en moi la sérénité, et je passerai inaperçu : telle est la paix. Cependant souvenez-vous, vous qui craignez d'être peu de chose, que certaines herbes communes renferment les vertus curatives les plus hautes.

L'Esprit universel est libre : il souffle où il veut.

RÈGLE. – *Travailler sans rechercher le bénéfice personnel.*

LA MISANTHROPIE

QUAND la société des hommes nous devient insupportable, il ne faut quand même pas la fuir. C'est une occasion de grandir notre patience, et dans ces moments-là, notre amabilité, notre courtoisie rendront possibles des améliorations inattendues.

Les plus petites choses ont leur vertu ; un coup d'œil échangé avec un passant n'est pas sans porter une influence mystérieuse sur lui, sur nous et sur les témoins. Refuser de l'intérêt à la fréquentation des autres est une sorte de mépris, et toute plante porte des fruits conformes à sa nature.

Si on a des sujets de chagrin, l'effort d'être aimable nous fortifie nous-même ; tandis que la solitude augmente notre peine, et notre souci en devient plus cuisant.

D'ailleurs, pourquoi d'autres ne mériteraient-ils pas notre attention ? Nous ne connaissons rien de leur être réel ; les sciences divinatoires, si à la mode de nos jours, font commettre bien des erreurs de diagnostic. Pas un homme, pas une créature n'est inutile ; de tout et de tous, nous pouvons apprendre une leçon.

Et puis, nos désirs changent plus vite que l'aspect du firmament. Ceux-là même qui nous horripilent aujourd'hui, nous quitterons peut-être demain une besogne nécessaire pour courir après eux : ayons la sagesse de suivre l'école de la vie et de faire chaque chose en son temps.

RÈGLE. – *Exercer la tolérance, ne pas juger ; toute manière d'être, même la plus basse, a le droit de vivre.*

LA FAMILIARITÉ

SI l'on craint l'exubérance un peu encombrante de certaines gens, on se défend mal d'user à leur égard d'une politesse plus cérémonieuse, assaisonnée de quelques pointes. Toutefois, celui qui garde son rang en toute circonstance, avec tout le monde, n'a pas à craindre des effusions intempestives, à condition que sa réserve soit faite de discrétion et non pas de hauteur. Car, le

sentiment qui nous dirige dans l'accomplissement d'un acte en modifie les conséquences.

Nous-mêmes, veillons à ne gêner personne. Que notre sympathie ne lasse pas ; aimons nos amis pour eux-mêmes, et non pas pour les joies que nous en espérons. Il faut en tout une juste mesure. Voisiner est une cause de bavardages oiseux et malfaisants ; mais fuir tout le monde est le fait d'un timide ou d'un orgueilleux.

Un accueil cordial, un abord ouvert et franc expriment cette bonne volonté tacite, cette sympathie prête à éclore, qui devraient être l'efflux spontané de notre cœur à la rencontre de n'importe quel individu.

RÈGLE. – *Accueillir tout le monde, ne s'imposer à personne.*

LA RECHERCHE DE L'ÉLOGE

QUÊTER l'approbation est une manie dont la candeur désarme ; aussi, ceux qui recherchent les suffrages de leurs auditeurs, de leurs lecteurs, de leurs partisans, le font avec infiniment de science et de tact : ils sont responsables de toute l'ingéniosité qu'ils mettent en œuvre pour se donner de beaux dehors, pour trouver des hommes plus naïfs qu'eux-mêmes.

Est-on stoïcien ? Alors qu'importe l'éloge ou le blâme si on a le témoignage de sa conscience ? La réputation, la popularité ne sont plus dans ce cas que des moyens d'agir, une tactique.

A-t-on perdu confiance dans la soi-disant royauté de notre vouloir ? Alors, on se défiera encore bien plus de porter un nom connu, ou d'être encensé : car la foule dégage un magnétisme capiteux au vertige duquel il faut être bien grand – ou bien petit – pour résister.

L'éloge que nous recevons est sincère, ou hypocrite. Il y a, dans le premier, un parfum, qui le rend plus dangereux pour notre modestie et pour notre prudence que le second. Si nous étions sages, nous accueillerions tout compliment comme un piège. Car notre ami nous regarde par un verre embellissant ; et le flatteur tâche de nous séduire à son profit.

Soyons plus avares d'éloges ; et abstenons-nous toujours de blâmes. Notre suffrage acquerra ainsi de la valeur ; et nous donnerons en même temps une leçon d'indulgence.

RÈGLE. — *Fuir la publicité, la célébrité, la réputation.*

LA PARESSE

IL y a une paresse profonde qui empêche d'aller même au plaisir. Il y en a une autre plus commune, qui désire seulement ne pas travailler, c'est-à-dire ne pas faire de choses ennuyeuses.

La première est un état tellement pénible qu'il devient presque une maladie. La seconde nécessite une réaction. Certains sont voués à une profession fastidieuse, à une besogne machinale, qui écrase toutes leurs tendances intimes. Que ceux-là sachent bien qu'aucun travail n'est inutile.

Le dégoût qu'ils éprouvent est peut-être un préjugé ; peut-être ne comprennent-ils pas le sens réel de leur travail, peut-être le jugent-ils indigne de leurs capacités, Qu'ils essaient autre chose alors ; ou, si la crainte de l'imprévu les arrête, qu'ils constatent leur faiblesse en silence ; les plaintes ne servent qu'à s'amollir davantage ; qu'ils apprennent la résignation.

Si l'on est trop vaniteux pour accepter sans murmure le morne piétinement quotidien, qu'on le subisse tout de même : ce sera une répugnance de vaincue. Et ce sentiment d'orgueil un peu mesquin

se purifiera dans la suite ; l'important, c'est d'agir. L'action, c'est la vie ; la vie, c'est la loi du monde.

RÈGLE. — *Lutter contre toutes les inerties en soi et hors de soi ; on sortira ainsi peu à peu du royaume de la mort, des frontières du néant.*

LE DÉGOÛT DE VIVRE

UNE tristesse peut devenir grave, jusqu'à ôter même le courage du suicide. Cependant, si on a compris un peu le pourquoi de la vie, on sait que, par exemple, ce n'est pas la réussite qui nous élève, mais le travail préalable ; que ce n'est pas l'amour reçu qui nous est utile, mais l'amour donné ; que ce n'est pas la science en soi qui développe l'intelligence, mais l'effort pour l'acquérir.

Ce sont là des consolations personalistes, peut-être ; mais on ne se désespère que parce que l'on ne songe qu'à soi. On a reproché à *l'Imitation de J.-C.* d'être un code d'égoïsme spirituel ; mais où est l'homme capable de s'oublier continuellement ? Les éducateurs ne peuvent faire mieux que de suggérer à notre vouloir des motifs assez hauts ; ces buts s'évanouissent à mesure que nous avançons, indéfiniment.

Le but réel est autre ; nous l'atteignons par le travail même dépensé à poursuivre les buts provisoires et successifs qui sont des points culminants de la Nature, soumis comme tels au changement et à la mort. Ce travail, par l'intention intérieure qui le vivifie, est le terme extranaturel, surnaturel, de notre existence. Or, ce terme est un centre, partout, toujours accessible, dans n'importe quelle situation sociale ou psychique.

Si les joies et les ambitions communes perdent leur saveur, félicitons-nous ; car, la première surprise passée, le courage

revenu, nous pourrons travailler avec une méthode plus lucide, plus perspicace et plus sereine, notre horizon s'étant éclairci des nuages à formes d'idoles qui, trop souvent, occasionnent des faux pas aux humains.

L'amant est heureux là où est son amour ; le disciple sait le Maître toujours présent ; la souffrance n'est donc plus pour lui que le souffle qui attise la flamme.

RÈGLE. — *Être certain d'atteindre le but ; agir avec foi.*

LES DÉSIRS INTEMPESTIFS

AUCUN des motifs de beauté, de gloire, de science qui nous sollicitent à l'action, la Loi universelle ne les réproouve. Mais il en existe de plus purs. Le vrai Dieu a peu d'adorateurs ; les demi-dieux en ont beaucoup. Et cependant, il est préférable d'adorer une idole en dépensant ses forces à la poursuite d'un prosaïque sac d'écus que de végéter inerte dans un coin : la Vie veut que nous vivions, les écarts dus à notre ignorance, elle les excuse, parce que courir après une ombre, c'est encore courir.

Ah ! quel homme que celui qui saurait faire des affaires avec la patience d'un Israélite ou l'élan d'un Américain, et qui ne s'intéresserait pas aux millions qu'il aurait gagnés ! Quel savant que le savant qui ne regarderait pas les gens du monde comme des êtres inférieurs ! Quel illuminateur que celui qui mettrait en œuvre tout son esprit et toute sa finesse pour n'importe quel être, comme s'il voulait se le conquérir.

Devenir indifférent au résultat de l'acte après s'être passionné pour sa réussite, c'est une antinomie insoluble pour tout autre que pour celui qui ne connaît pas au tréfond de lui-même la petite lueur mystérieuse de l'Esprit. Ni l'argent, ni la puissance, ni la

célébrité, ni l'amour, ni l'art, ni le savoir, ni la volonté ne peuvent allumer cette lampe ; le seul vrai Dieu, la Vie, en entretient la flamme ; elle est douce, et toute autre lumière pâlit devant elle ; elle ne brûle pas, et le cœur du plus noir archange fond à sa chaleur.

Quand l'homme garde cette lampe en lui, elle s'appelle l'humilité ; quand il la tient à la main, c'est la charité.

RÈGLE. — *Ne pas satisfaire nos désirs, même les plus hauts, s'ils sont personnels.*

LE DÉSESPOIR

À personne, la Nature ne donne de charge au-dessus de ses forces ; ce qui nous rend les travaux pénibles, c'est surtout que nous ne les croyons pas équitables ; c'est aussi quelquefois le secret espoir d'y échapper.

On peut perdre courage pour de bien petites choses : le courage n'est pas une entité métaphysique, c'est un organe de notre esprit ; il possède une forme et une existence aussi réelles que notre main ou notre bouche. De même que le muscle croît et s'invigore par l'exercice, de même le courage, l'espérance, tous nos sentiments, toutes nos facultés, s'étiolent quand on ne les exerce pas ; et alors, au moment du besoin, nous ne pouvons plus ni lutter, ni réagir. Si donc certains se désespèrent, c'est parce qu'ils n'ont, autrefois, pas su vouloir.

Ainsi que les autans obligent la plante à bander ses forces vitales, de même les épreuves sont là pour exalter nos énergies.

Pas plus qu'on ne doit s'accrocher éperdument à la vie il ne faut désirer la mort. On n'en a pas le droit ; notre physiologie ne nous appartient pas : ce n'est pas nous qui avons construit notre

corps. Et puis désespérer, c'est nous instituer plus sages que les puissances gouvernantes du monde.

L'ange du découragement veut nous faire croire que nous sommes seuls, qu'on nous abandonne : quelquefois, en effet, nous n'avons pas d'amis autour de nous ; mais pus un instant celui qui est chargé de nous conduire ne nous quitte ; et une armée d'auxiliaires invisibles se tient toujours à côté de nous, sur l'ordre de Jésus.

RÈGLE. – *Apprendre à oublier ses ennuis, à volonté, ne serait-ce que pendant cinq minutes.*

LES REVERS DE FORTUNE

SI la richesse est une faveur du dieu de ce monde, c'est une dure épreuve du Dieu Suprême. La perdre, c'est se débarrasser d'un bagage encombrant. Un riche n'a néanmoins pas le droit de se dérober à sa tâche, pour ne plus avoir ni train de maison à soutenir, ni personnel à surveiller, ni obligations mondaines.

Ceux donc qui se trouvent ruinés ne devraient pas se sentir malheureux ; le vrai bonheur est en nous-mêmes. Les blessures de la vanité ou de l'amour-propre sont d'excellents toniques pour le cœur délicat. La médiocrité apprend le travail, l'économie, l'indulgence.

Trop souvent, quand l'or afflue chez nous, nous attribuons ce soi-disant bonheur à notre mérite et nous méprisons ceux qui n'ont pu parvenir au même brillant résultat. La chance est un facteur important dans notre vie.

Si nous regardons les pauvres avec dédain, nous appelons la pauvreté et elle viendra en hâte. Si nous gâchons un trésor, si même nous ne sommes pas soigneux des petites choses, la Nature

nous corrigera bien vite en nous privant d'elles quand nous en aurons besoin.

Le brasseur d'affaires accomplit sans le savoir les mystérieux desseins de la Providence : nous n'avons pas à le juger. Toujours il y aura des pauvres et des riches, jusqu'à ce que les hommes aient appris à être les serviteurs les uns des autres. Le vrai pauvre peut être archimillionnaire ; s'il reconnaît n'avoir que la gérance de sa fortune, il est plus près de la Vérité que le mendiant haineux et retors ; il faut connaître toutes les positions sociales.

Chaque ennui, chaque souffrance est un pas en avant à condition qu'on montre du calme et de la résignation.

RÈGLE. — Toute expérience développe en nous un pouvoir spirituel ; subissons la vie avec calme et d'un cœur plein d'espoir.

LA MÉLANCOLIE

ELLE n'est pas un défaut ; c'est une fatigue que subit quiconque a déjà connu beaucoup d'expériences. C'est aussi le résultat d'une recherche trop ardue des problèmes métaphysiques ; ces études peuvent avoir été faites par un autre département de nous-mêmes que notre moi ordinaire, elles n'en influent pas moins sur lui, de même que les actes de ce dernier ont toujours une répercussion dans les profondeurs de l'inconscient.

L'entrain qui facilite les corvées quotidiennes est un alcool que nous versent des génies compatissants, afin que nous supportions les fatigues et les travaux. Nous ne sommes pas assez courageux pour travailler par raison pure sans l'attrait fascinateur de nos désirs.

Les yeux qu'on dessille, ne serait-ce qu'une seconde, restent longtemps endoloris. Ne méprisons pas celui qui semble paresseux

et sans courage. Il travaille tout de même, malgré son apparente torpeur.

La gaîté est un trop-plein de forces ; elle est le signe de la santé physique et morale ; il faut se raidir afin que les autres ne s'aperçoivent pas de notre tristesse, car c'est une mauvaise méthode que de traiter un mal par un remède nocif : or, les consolations que l'on peut attendre des créatures, sauf l'amour vrai, ne sont que des toniques pernicious. On se libère d'une dette en la payant, et non en la niant.

S'attrister de l'insuccès, de l'ingratitude, n'est pas raisonnable ; si nous avons travaillé pour nous-mêmes, c'est un bonheur que l'échec. Si nous avons travaillé pour un idéal, le Père sait mieux que nous ce qui convient. Nous sommes réellement les obligés de ceux à qui nous avons rendu service.

RÈGLE. – *Donnez de votre vie pour recevoir la vie* (le Phil. Inc...).

L'ÉTOURDERIE

VERSATILITÉ, distraction, manque de mémoire, inexactitude, négligence : autant de défauts d'attention. Ils produisent l'insuccès, décourager les bons vouloirs, éparpillent nos forces. Accroître la puissance d'attention est une œuvre de patience ; il faut la mener doucement, ne rien négliger, ne jamais reculer devant un obstacle sous prétexte qu'il est de mince importance.

Tous nos mouvements intérieurs, tous nos actes, spécialement toutes nos paroles sont, dans l'atmosphère seconde, accompagnés d'une émission fluidique qui, après une trajectoire plus ou moins compliquée, tend à revenir à son point de départ, avec lequel elle reste d'ailleurs toujours en rapport. Quand nous nous concentrons, notre effort produit dans notre organisme éthéré un vortex, un

vide, et toutes les petites comètes qui en jaillirent auparavant sont attirées vers leur source et y reviennent. Tel est le mécanisme par lequel l'association des idées devient si gênante lorsqu'on veut s'abstraire.

Les adeptes hindous enseignent des pratiques pour accroître la puissance de la pensée ; les psychistes américains leur ont pris beaucoup ; mais ces méthodes ont, en général, le défaut d'arracher certaines énergies naturelles pour les transplanter dans un centre plus haut de l'organisme ; et le Ciel ne veut pas qu'on détruise rien, qu'on tyrannise aucune force.

Notre intellect conscient n'étant qu'une partie de notre mental, sa culture n'a qu'un effet secondaire ; il est plus fructueux d'éduquer le foyer même du mental, qui est notre cœur.

Cet entraînement-là n'est pas un émondage, mais une culture dans la pleine terre du plan physique, sous le soleil vivifiant de la bonne volonté ; il ne tue aucune énergie soi-disant inférieure, mais il agglomère, canalise et unifie.

RÈGLE. – 1^o *S'occuper sans cesse, et ne faire qu'une chose à la fois, dans le but de réaliser notre idéal ; la faire avec toute son habileté, toute son intelligence, tout son amour.*

2^o *Surveiller ses pensées et ses émotions, rejeter avec calme celles qui vont contre notre but.*

3^o *Ne dire que des paroles douces, vraies, utiles.*

L'ENTÊTEMENT

C'EST une forme de l'orgueil qui n'admet pas que le voisin paraisse plus intelligent ; tout homme ne possède-t-il pas l'inébranlable conviction qu'il détient seul l'unique vérité, tout au moins sur quelques sujets ?

Quand même cette conviction serait juste, il vaudrait mieux en adoucir les angles, plutôt que de discuter âprement : toute vérité n'est pas bonne à dire.

S'obstiner envers et contre tout à satisfaire un désir personnel est une imprudence : les obstacles qui exaltent une fureur dans nos désirs sont des avis bienveillants que nous donne le Destin.

Se cantonner dans les vieilles méthodes et les formes mentales anciennes arrête l'évolution ; il faut être de son siècle, tout en essayant de modérer ses écarts.

Si l'on refuse quoi que ce soit : une présentation, une visite, un livre, une promenade, une idée – à moins qu'on ne nous offre du mal – c'est une porte que l'on se ferme ; à cette minute naît en notre inconscient le désir de cela même que nous venons de refuser ; ce désir deviendra tôt ou tard conscient, et nous ne pourrons le réaliser qu'avec mille peines. C'est ainsi que la Nature nous éduque. Le savoir écrit apprend peu, les leçons de l'expérience sont seules fructueuses.

Que j'accueille donc tous les souffles de l'Esprit, sous quelque forme qu'ils m'apparaissent, sans négliger le devoir que j'ai de l'examen, de l'analyse, de la compréhension. Je sais que mon Maître m'aime ; tout le reste m'indiffère ; mieux encore, tout m'est un bonheur, en tout j'aperçois sa direction divine, et je ne m'obstine plus, à moins que ce Maître, cet Ami, notre Jésus, ne me l'ordonne.

RÈGLE. – *Mourir aux opinions personnelles.*

LE DÉSIR DE BRILLER

NOTRE toilette est un élément de succès mondain ; le quelconque veut paraître quelqu'un, l'arriviste, riche ; l'ignorant averti ; le

bluff contente à la fois notre vanité et notre envie de parvenir. Cependant, le jour viendra où les fards ne cacheront plus les rides, où l'artifice du couturier ne dissimulera plus une plastique défectueuse : alors, la vanité se réfugiera dans le luxe extérieur ; la mort approche, toutefois, mais on ferme les yeux sur la ruine prochaine de ce corps si choyé, sur l'évanouissement de cette richesse tant aimée.

Je ne veux pas dire que la vertu doive être crasseuse, quinteuse, ni habillée ridiculement. Une forme de la sagesse est ce dandysme moral qui fait l'élégance intérieure se vêtir sobrement : Brummel ne portait jamais d'habits tout battant neufs ; de même, le sage mène une vie commune, avec un cœur tout splendide de beauté. Les plus grands des hommes sont inconnus.

Qui fait parade de sa rudesse, de son mépris des usages, de la mode, ou de l'hygiène, est un vaniteux, tout comme le parvenu. Gardons-nous des extrêmes ; évitons toutes les formes de l'amour du panache. L'arbre qui, dans la forêt, dépasse de beaucoup les autres, est aussi le plus exposé à la tempête et à la foudre.

RÈGLE. — *Rechercher l'anonymat.*

LE GASPILLAGE

ON devrait réfléchir à la somme de travail, d'essais infructueux, et d'ingéniosité qui furent nécessaires pour fabriquer les mille petites choses que nous gâchons ; combien d'énergies ont été mises en œuvre pour que nous puissions goûter un morceau de pain ! Si, le soir, on récapitule la journée, que de forces dépensées inutilement ; que d'objets jetés, de nourriture perdue, de paroles oiseuses, de mouvements sans raison, de rêveries sans but ; que de forces détruites par caprice ou par désœuvrement.

La Nature nous tient compte de tout ; d'une fleur brisée, comme d'un geste vaniteux. Tous ses dons, nous en sommes comptables ; qu'on les laisse improductifs, qu'on en mésuse ou qu'on les dilapide, le résultat futur sera identique. Celui qui jette du pain au ruisseau se condamne lui-même à souffrir de la faim ; celui qui maltraite ou exténue ses animaux se condamne à n'avoir plus de quoi les nourrir un jour ; celui qui dépense sa force physique, ou son intelligence sans motif, se la verra reprendre.

Le moyen de pallier les conséquences de notre étourderie, c'est d'établir un contrôle sur nous-mêmes, de faire chaque chose en son temps, de ne jamais perdre de vue que nous sommes partie intégrante d'un grand tout ; l'Invisible nous relie les uns aux autres bien plus intimement encore que les cellules de notre corps physique entre elles ; rien ne se perd des énergies que nous émettons ; rien n'est sans valeur de ce que la Nature, ou la société met à la portée de notre main.

RÈGLE. — *Être économe pour soi et généreux pour les autres.*

L'APATHIE

CETTE langueur de la volonté est le signe ordinaire d'une profonde transformation psychique. Ce n'est pas un état dangereux ; que l'on croie uniquement en soi-même, ou que l'on s'abandonne au Ciel, il n'y a pas lieu d'en concevoir de l'inquiétude.

L'homme est un très vaste organisme : de même que, si nous courons, il nous est impossible de méditer en même temps, notre énergie, notre vie, pendant que nous les dépensons sur le plan physique, par exemple, d'autres facultés plus mystérieuses de notre être total, restent plongées dans une torpeur invincible ; et

quand elles redeviendront actives, peut-être notre moi ordinaire sera-t-il immobilisé.

Il ne faut pas cependant que cette faiblesse passagère nous empêche de remplir nos devoirs sociaux et domestiques. Que l'on s'arrête d'entreprendre du nouveau, mais que l'on sache au moins s'obliger à faire le nécessaire quotidien. Quand la vie nous devient insipide, quand ses platitudes inévitables écoèrent, vivre tout de même est le meilleur des exercices de volonté ; c'est aussi l'acte d'amour le plus parfait, dit sainte Thérèse.

Rien de ce que nous faisons ne vaut que par la peine que cela nous donne. Souffrir est peu de chose quand un sentiment quelconque nous enivre. Mais souffrir sans joie, sans courage, sans espoir, c'est difficile ; très peu s'acquièrent ce mérite parce que les humbles seuls peuvent entreprendre ce travail.

RÈGLE. — *Aimer pratiquement tout être et toute chose.*

LA FÉBRILITÉ

FAIRE beaucoup de choses mal nous oblige à les recommencer ; les puissances de la Nature qui nous surveillent, selon l'ordre divin, ne nous demandent pas de réussir dans nos entreprises, ni de courir sans relâche d'un travail à l'autre ; si nous sommes consciencieux et appliqués, nous avons satisfait à la Loi.

Quelle que soit notre besogne : manuelle, mystique, intellectuelle ou machinale, il faut prendre le temps de la faire à fond, de notre mieux, en y employant toute notre adresse, notre intelligence, notre savoir-faire ; il ne faut pas épargner un coup de lime, ni un trait de plume, ni une recherche.

Sans quoi, l'impitoyable Destin, qui tient compte de toutes nos négligences, nous obligera de reprendre notre travail.

Se bâter avec lenteur est le meilleur moyen de ne pas gaspiller de temps, de mettre dans notre œuvre la plus grande somme d'énergie possible et de la rendre la plus parfaite.

L'individu turbulent ou fiévreux ne se donne tant d'agitation que pour satisfaire un besoin maladif de nouveau, ou pour chasser l'ennui, ou pour atteindre un objet trop convoité ; calmez cette effervescence, ne serait-ce que pour mieux voir le but et mieux l'atteindre, mais surtout parce que les mouvements du Moi sont toujours des fauteurs de discorde extérieure et intérieure. Il y a des moments dans la vie où il est bon de savoir faire antichambre.

RÈGLE. – *N'abandonner aucun travail sans l'avoir complètement fini.*

LA CUPIDITÉ

ON peut être avare sans être riche : ce n'est pas le résultat qui nous classe, mais l'intention dans laquelle nous l'avons accompli.

La passion est cupide : le bibliophile, le don Juan, le collectionneur, l'érudit, l'ambitieux adorent la même idole sous des faces différentes : cette idole est la possessivité.

Tout homme, soit par ses mérites antérieurs, soit en vue de la mission particulière qui lui est dévolue, se voit attribuer une certaine quantité de plaisirs : des livres, des arts, des sciences, de l'argent, de l'amitié, etc. Mais, comme dit le peuple, quand on nous donne le petit doigt, nous voudrions le bras entier. Or, tout a une limite dans la création ; si l'on me passe une image grossière, tout est mesuré ici-bas ; il ne s'y trouve qu'un volume donné de bonheur ; si l'un en prend plus que sa part, l'autre n'aura pas son compte. Ces deux hommes peuvent ne pas se connaître physiquement, leurs âmes lutteront ; le monde moral fait

abstraction des temps et des lieux ; ses lois n'en sont pas moins inéluctables ; car les familles spirituelles ne correspondent pas toujours aux familles matérielles.

Ne prenons d'aucune chose plus que ce qui nous est nécessaire ; mais quand nous donnons, faisons comme la maternelle Nature, ajoutons un peu de superflu à notre aumône, ajoutons-y surtout le superflu d'un sourire et d'une bonne parole ; car le Bien doit toujours s'accompagner du Beau.

RÈGLE. — *Ne pas amasser de trésors improductifs.*

LES QUERELLES CONJUGALES

UNE toute petite minorité d'hommes enseigne que l'état de mariage est très imparfait ; il vaut mieux cependant réaliser l'idéal que nous connaissons plutôt que de chercher dans les cieux du rêve un idéal plus sublime avant d'avoir atteint le premier.

Nous devons apprendre l'altruisme ; la pratique seule est utile ; et il nous est matériellement impossible d'entrer en relations avec tous nos frères. S'il nous est donné de connaître un seul d'entre eux, d'étudier à chaque instant son caractère et ses aspirations, d'être aidé à nous unir à lui par ce charme qu'est l'amour, nous pourrions ainsi apprendre la charité. Un galet de Normandie et un galet de Bretagne s'ignoreront toujours à moins d'un accident ; mais deux galets voisins, que la même lame roule sans cesse, finiront par polir mutuellement leurs aspérités.

Tel est, ou plutôt tel devrait être l'effet de la vie conjugale. Elle nous indique le chemin de la vie divine, de l'harmonie, elle apprend à deux êtres à se servir l'un l'autre et à se sacrifier ; elle permet d'entrevoir, lorsque les époux ont le même idéal, la

réalisation de cette parole : « Si vous êtes deux ou trois réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. »

Un mari et une femme travaillent à une œuvre qui, lorsqu'elle est parfaite, vaut plus pour eux et pour les autres hommes que tous les monuments de la pensée. S'ils veulent ne faire qu'un seul être, ils deviennent en effet une lumière, et ils attirent la Lumière.

Les dissentiments quotidiens, les petites révoltes, les erreurs plus graves de l'un ou l'autre époux, ne doivent pas prendre assez d'importance pour détruire le germe de ces hautes possibilités.

RÈGLE. — *Que les époux fassent la volonté l'un de l'autre, selon leur conscience.*

LES DEUILS

NOS bien-aimés que la mort nous arrache ne sont pas perdus. Malgré l'effrayante complexité de ce vaste univers, tout s'y retrouve et s'y remet à sa place. Quand la créature se laisse guider docilement, cette distribution se fait plus vite ; quand on n'obéit pas, on retarde ce dimanche cosmique que les religions appellent le Jugement.

Si l'homme connaissait les fruits de la résignation, que ne supporterait-il pas joyeusement ! Si les spirites savaient quel trouble leurs appels mettent dans le double mouvement des âmes, combien n'attendraient-ils pas en confiance que leurs morts regrettés se manifestent d'eux-mêmes !

L'esprit immortel ne se repose jamais ; lorsqu'il a rendu à la terre maternelle son instrument de travail, il va en emprunter un nouveau à une autre terre : les religions appellent cela purgatoire, enfer, devakhan, lokas, plans astraux ; les noms importent peu.

Quand nous pleurons nos morts, combien regrettent, dans cette séparation, la seule perte de la joie que la chère présence disparue leur procurait ! Prenons patience ; chacun de nous n'a-t-il pas son travail ? Ne serait-ce pas nous faire du tort que de nous empêcher de nous instruire ? Ceux qui meurent vont à une école nouvelle ; laissons leur l'esprit libre de souci, qu'ils profitent mieux des leçons plus difficiles.

Nous pleurons les défunts parce nous les aimons, et nous avons commencé à les chérir parce que quelque chose d'eux-mêmes nous procurait du bonheur, de la paix, de l'harmonie. Ainsi la Nature industrielle nous intéresse tout doucement à l'Amour, et nous amène, par petites étapes, en chérissant des créatures de plus en plus précieuses, à concevoir la souveraine force du Sacrifice. Restons unis avec nos morts, non par l'enveloppe extérieure qui ne nous a laissé entrevoir qu'un peu de leur âme, mais par cette âme elle-même. Qui se ressemble s'assemble ; restons sur cette terre en faisant le bien, et ceux qui nous précédèrent dans l'inconnu seront avec nous dans le plus profond de leur être, et il leur sera permis sans doute de nous le faire savoir.

RÈGLE. — *Ne pas faire de spiritisme.*

LA MALADIE

ENTRE tous les systèmes élaborés pour faire une philosophie de la médecine, ce sont les religions qui disent vrai. La maladie n'arrive jamais sans la permission du Père. L'accident physique, le trouble magnétique, l'influence astrale pernicieuse, le mauvais vouloir d'autrui, l'hérédité, sont des « comment » et non des « pourquoi ».

Ce qui rend l'homme vulnérable à l'influence morbide, c'est le péché. Une contravention à la Loi, c'est une force malfaisante qui

circule, en semant le désordre, à travers l'océan invisible des causes secondes, et qui revient à son point de départ. Le malade endure le contre-coup des troubles qu'il a causés.

Par suite, celui-là seul peut guérir parfaitement et en connaissance de cause, à qui la Vérité conféra le pouvoir de remettre les péchés. Toute autre médecine, – ordinaire, magnétique, psychique, magique, – ne fait que lier la maladie pour un temps ; la prisonnière finit toujours par briser ses fers, jusqu'à ce que l'homme ait à peu près payé sa dette.

Malgré cela, notre devoir est d'essayer de nous guérir, sauf par des moyens contraires aux prescriptions du Ciel, comme la mauvaise magie ou la suggestion. Si la douleur est trop forte, on peut demander au Père du soulagement ; mais à celui qui se résigne du fond du cœur, s'estimant heureux de souffrir, l'épreuve est abrégée.

On a le devoir d'aider les malades et de prier pour eux, mais on n'a pas le droit d'essayer de se substituer à eux.

RÈGLE. – *Souffrir avec patience et lutter jusqu'aux extrêmes limites de la douleur.*

LA PEUR DE LA MORT

CE qui rend la mort pénible, ce n'est pas tant l'anxiété de l'inconnu que le déchirement de mille et mille liens par quoi nous tenons à tout ce qui nous entoure. Selon ce que nous avons aimé, il nous semble que nulle part ailleurs qu'ici-bas ne se trouvent des livres, de l'argent, des plaisirs, des amis. Et cependant il y a un très grand nombre de plans d'existence plus parfaits que le nôtre, dont les habitants sont meilleurs, les sciences plus profondes, les arts plus sublimes.

Mais nous manquons de confiance ; nous craignons ; nous croyons que l'indicible bonté du Père aurait jeté les pauvres animaux que nous sommes, sans défense, au milieu des luttes effroyables des éléments et des dieux.

Un adversaire ne se vainc pas en fuyant. Osons regarder la mort en face ; elle perdra son horreur. Les choses de ce monde sont des instruments de travail ; il est inutile de s'attacher à eux. Quant aux êtres qui sont proches de notre cœur, ce n'est pas en toute liberté que nous les avons élus parmi tous ceux qui nous entourent. Si le Père les a mis sur notre route, c'est parce qu'un lien les unit à nous bien plus fort, bien plus vieux et bien plus durable, que celui de la société ou de la sympathie ; ce dernier n'est que le produit du premier.

De même que nous avons connu nos aimés avant cette terre, de même nous les retrouverons : dans les paradis, dans les lieux inférieurs, dans les appartements de la maison divine. Et plus nous avancerons, écartant peu à peu les voiles qui nous cachent la réelle forme des êtres, plus intimement nous nous unirons à eux, dans la splendeur de l'unique Réalité.

RÈGLE. — *Vivre en ayant renoncé aux joies de l'existence sensible.*

CINQUIÈME PARTIE

LE MAÎTRE

En ces jours, si quelqu'un vous dit :
Voici qu'il est ici ou qu'il est là,
ne le croyez pas.
(Matt., XXIV, 23.)

LE MAÎTRE

LA voie commune abonde en occasions de travaux ; et l'homme de bien qui se borne à la suivre fidèlement n'a qu'à se fier à sa conscience ou aux ordres de son Église ; car il y a d'admirables caractères parmi les matérialistes : la loi morale est donc inscrite en nous-mêmes ; – car le premier précepte de toute religion, c'est l'altruisme : n'importe quel croyant peut donc faire son salut par la foi où il est né.

Mais il se trouve, chez les spiritualistes, des intelligences inquiètes ou hardies que la Grand'route excède. Ceux-là cherchent ailleurs, au hasard de leurs intuitions, dans les occultismes et les mysticismes. À ces aventuriers spirituels, je dédie ces pages avec le vœu qu'elles leur servent à éviter quelques fondrières ou quelques mauvaises rencontres.

À ceux-là, puisqu'ils refusent les guides du grand troupeau, le Père très bon offre des instructeurs extraordinaires, plus aptes à sentir leurs besoins exceptionnels, plus renseignés sur les déserts et les forêts vierges de l'Invisible. Comment obtenir la merveilleuse rencontre ? C'est ce que j'essaie ici d'indiquer, par une revue rapide des grandes écoles d'initiation.

*
* *

Les maîtres de la sagesse chinoise, qui sont à l'époque actuelle les docteurs du Taoïsme, visent la seule conquête du Savoir en soi, quitte à en tirer tels corollaires utiles à la vie sociale. Ce n'est qu'à titre de rare exception qu'ils admettent un étranger à leur enseignement. Et, en tous cas, après avoir fourni au disciple quelques notions primaires, ils l'abandonnent à ses seules forces animiques et intellectuelles : que si l'élève ne peut par lui-même avancer, c'est là le signe évident que sa capacité de science est comble ; personne ne peut la lui agrandir, personne ne peut le prendre dans ses bras pour lui faire franchir l'obstacle ; et si un « frère aîné » commettait cette imprudence, il n'en résulterait, au dire des tong-seng, que des dommages et pour l'un et pour l'autre.

Le rôle de l'initiateur taoïste ainsi limité cesse d'ailleurs tout à fait dès que l'élève est parvenu à un certain grade de connaissance. Il n'y a, dans le taoïsme pur, ni culte, ni liturgie, ni sacerdoce. L'élève doit d'abord parfaire sa culture exotérique ; il s'emprisonne ensuite, pour l'ascèse psychique contemplative, dans un « temple sans porte ». Quand il se sent capable d'en sortir, il s'adonne, sous sa propre responsabilité, à l'enseignement public ; il est responsable de ses paroles, de ses écrits, de ses auditeurs ; il peut, à sa guise, demeurer dans cette fonction flatteuse, ou s'enfouir à nouveau dans le mystère des collèges secrets ; mais en tous cas, il n'a plus pour maître que l'abstrait du Tao qu'il tâche à rendre évident en lui-même.

De sorte que, quant à l'objet qui nous occupe, nous concluons qu'en somme le mystique de race jaune ne peut compter absolument que sur soi pour parfaire la triple impassibilité, le triple équilibre, la triple clarification, – corporelle, animique, intellectuelle, – par quoi il se propose d'assimiler les trésors du passé, de découvrir l'inconnu céleste du futur et d'améliorer les modifications physiques du présent.

*
* *

L'hindou, à quelque une des innombrables sectes du Brahmanisme actuel qu'il appartienne, nomme sa méthode de salut *Yoga*, union ; parmi les huit espèces de *Yoga*, la plus haute est celle pur quoi le Je individuel s'absorbe dans le Soi universel ; c'est la *Radj Yoga*, branche centrale de *Gnàna Yoga*, union par la science.

Une autre méthode est *Bhakti Yoga*, l'union par l'amour spirituel. Cet amour peut se prouver par les pratiques religieuses ; mais si le dévot n'a en vue que des avantages temporels, il va en enfer après la mort, pour avoir profané un sentiment saint. Si le dévot adore son dieu, s'il choisit le plus grand des dieux, s'il l'aime dans ses manifestations, il va dans un paradis après sa mort, et renaît brahmane. Si enfin il aime d'un cœur pur, sans désirs personnels, jusqu'à la mort de son moi, il atteint l'absolu.

Enfin, une troisième méthode est la *Yoga des œuvres (Karma Yoga)* ; agir dans l'unique but d'accomplir la loi de cet absolu.

Les deux premières seules comportent l'aide d'un maître (*Gourou*).

Voici quelle est la marche indiquée dans la recherche de ce maître.

Il est indispensable que le disciple ait satisfait d'abord à tous ses devoirs familiaux, civiques, politiques et religieux : et ceci nécessite une longue série d'existences antérieures vouées à la *Karma Yoga*.

Il faut ensuite qu'il crée, en lui, les quatre états d'âme suivants :

1° Distinction du relatif irréel, et de l'absolu réel ;

2° Renonciation à tout jamais aux fruits visibles et invisibles de ses travaux ;

3° Maîtrise des désirs :

Contrôle des émotions,

Abandon du culte extérieur,

Patience dans la douleur,

Entendement concentré,

Foi inébranlable.

Ces six accomplissements sont encore :

Contrôle des sens et attention extrême sur les objets perçus ;

Contrôle des sens internes, en les dirigeant sur eux-mêmes, ce qui procure un contrôle parfait des actes ;

Réduction à néant de toute préoccupation temporelle ;

Désir de la Lumière malgré toutes les traverses, avec une ardeur consumante ;

Tension incessante vers le but, par le désir, l'étude, la discussion ;

Humilité et respect envers Dieu, les livres sacrés, la tradition.

4° Par-dessus tout, il faut le désir de la délivrance, une aspiration profonde, ardente, douloureuse, passionnée. « Tends vers le salut, dit un gourou, comme tu voudrais échapper à l'incendie ; soit anxieux du succès comme le voyageur est anxieux qui traverse une jungle infestée de tigres ; comme celui qui passe près d'un repaire de brigands, comme celui qui est empoisonné et qui attend les effets de l'antidote qu'on lui fait prendre. » Et ce ne sont pas de simples manières de voir, ni de simples croyances ; il faut que, profondément enracinée dans l'âme du disciple persévérant, ces quatre qualifications soient comme partie intégrante de sa psychologie, comme une seconde nature, comme des modes innés de sa vie spirituelle.

Quand ce travail titanesque est accompli, le *Gourou* se présente, en dépit de toutes les improbabilités temporelles, le

disciple sait que le Maître doit venir, et il ne s'étonne pas de le voir devant lui inopinément.

Il y a des *Gourous* pour tous les ésotérismes : pour les sciences des incantations (*Gouhya Vidyà*), pour la science des sacrifices (*Traiviayà*), pour la magie cérémonielle (*Mahavidyà*) pour la science des sacrifices (*Yadnavidyà*), pour l'Union mystique enfin (*Atmavidyà* ou *Radja Yoga*).

Le dieu des Gourous est Shivà sous la forme du taciturne *Dakshinamourthi* car, dit la femme-adepte Avvaiyar : « Le silence est la limite de la connaissance. » Le Maître humain est donc débarrassé du temps et de l'espace ; en lui, le savoir est vrai, le mental immobile, le cœur inébranlable, la conduite douce. Le disciple, le dévot, l'indifférent et le pécheur bénéficient de sa présence. Il a épuisé son destin ; il a subi toutes les conséquences de ses actes antérieurs, tant volontaires qu'involontaires ou que contraints.

Son mental discerne, par-delà les formes visibles des objets, la forme universelle subjective, Brahm (*Dryasanouiddha Samadhi*) ; par-delà noms des objets, par-delà leurs éléments cosmiques, et leurs différences spécifiques, il discerne l'identité du Soi, spectateur du monde et non acteur (*Sabdanouiddha* ou *Sampradjnata Samadhi*) ; il expérimente couramment Brahm unique réalité, certitude absolue, équilibre fixe (*Nirvikalpa* ou *Asampradjnata Samadhi*). Ce stade est le premier de l'émancipation définitive ; le yogi peut en sortir temporairement, à volonté, quand un disciple le réclame. Son mental, débarrassé de la notion du moi pensant et de la notion de pensée, ne connaît plus que la chose pensée ; le sujet connaissant, l'objet connu et l'organe de connaissance sont unifiés (*Amanaska, Oumnani, Samadhi*). Au-delà, il n'y a plus que les trois extases infuses, transformantes, identifiantes :

Désirs, intentions, volitions, évanouis dans la béatitude (*Nissankalpa S.*) ;

Notion des éléments essentiels des êtres évanouie (*Nirvritlika S.*) ;

Impressions ou idées innées évanouies (*Nirvasana S.*).
Plus loin est l'abîme inconcevable du Nirvana.

*
* *

En théorie, les rapports de maître à élève étaient les mêmes dans le Brahmanisme et dans ce Bouddhisme primitif qui ne se trouve plus guère aujourd'hui que dans la Haute Birmanie ou à Ceylan ; c'est par la méthode d'ascèse que les deux systèmes se différenciaient. Çakya-Mouni ne régla que les devoirs généraux des laïques et des moines ; ce furent ses disciples qui codifièrent ses maximes.

Le maître suprême n'y apparaît nulle part comme un dieu, ni même comme Dieu : c'est un homme que sa science et sa volonté ont sorti de tous les engrenages du Temps et de toutes les clôtures de l'Espace, sur terre, dans notre orbe zodiacal et dans tous les systèmes cosmiques. Ce sur-homme, ou plutôt cette âme, que sa hauteur atténuée en entité abstraite, ne réside nulle part et se trouve donc partout. C'est pourquoi le Compatissant dit de lui-même : « Celui qui, loin de moi, marche encore dans la voie droite, est toujours près de moi. » Et cependant : « Aucun homme ne peut en sauver un autre ⁱ » ; ainsi donc : « Plein d'amour envers toutes les chose qui sont au monde, Gautama pratique la vertu pour l'avantage d'autrui ;... son objectif est d'aider les êtres innombrables, sans oublier même les plus infimes... – Parce que son cœur se fonde de pitié, mais reste ferme et résolu comme le fer d'une lance », l'âme qui le recherche le rencontre fatalement. En effet, « le corps peut porter l'accoutrement de l'ascète, et le cœur être absorbé par les soucis mondains ; le corps peut porter un travestissement mondain et le cœur monter haut vers les choses du Ciel ».

Ainsi, le maître bouddhique, l'Arhat, le vénérable « est celui qui, ayant pénétré l'essence des choses, a toujours en vue d'être utile aux autres créatures... Toute parole humaine, aimable, qui

va au peuple : voilà sa parole... Médiateur de ceux qui sont divisés, encouragement vivant pour ceux qui sont unis, pacificateur, ami de la paix, passionné pour la paix, apportant des paroles de concorde, triomphant de tous les adversaires par la force de son amour », ce Vénérable apprend à son disciple, par l'exemple et par le discours, « qu'il est meilleur de mourir en combattant contre le tentateur que de vivre battu par lui ».

Le bouddhiste doit d'abord comprendre que rien n'existe, sauf notre pensée ; toute sa morale se base donc sur le perfectionnement, sur l'unification de la pensée, c'est-à-dire sur sa restriction. Cette dernière est d'abord physique ; donc ni meurtre, ni vol, ni adultère, ni mensonge, ni jouissances sensuelles, ni ascétisme non plus : l'équilibre constant.

Le moine est tout bouddhiste qui, abandonnant tout à fait le monde, suit un supérieur spirituel, soit seul avec lui, soit en communauté. Le supérieur parfait, l'Arhat, est l'adepte qui ne renaîtra plus après son existence actuelle ; il peut prendre toutes les formes, percevoir tous les phénomènes, toutes les substances, tous les esprits et toutes les modifications antérieures des créatures. Il connaît donc son disciple dans son individualité tout entière, et par suite peut le diriger en connaissance de cause.

Le disciple doit pratiquer huit branches de la Connaissance qui comprennent toutes les œuvres physiques et mentales : soit la perfection dans la perception, le raisonnement, la parole, l'acte, la vie, l'effort, la mémoire et l'extase.

Il atteint la perfection des œuvres physiques par l'observance des cinq abstentions indiquées plus haut ; et la perfection des œuvres mentales en méditant divers objets intellectuels dont la liste varie avec les siècles ; il acquiert ainsi :

- 1° La sympathie envers les peines et les joies des créatures ;
- 2° Le dégoût du corps et de ce qui s'y rapporte ;
- 3° L'analyse exacte du monde phénoménique ;
- 4° La fixation du mental concentré sur l'objet à connaître ;
- 5° La fixation du mental sur l'essence des choses.

Le rôle du Gourou se réduit, comme on voit, à guider le moral du disciple par une casuistique précise, et à soutenir sa pensée par une connaissance expérimentale des innombrables états intellectuels.

Voilà certes un magnifique et séduisant programme. Mais, prenons garde qu'il part d'une négation de la Vie, puisque le Bouddha pose en principe la réalité objective de l'univers comme produite par l'illusion du Moi, et l'irréalité même de ce Moi. Que tout s'évanouisse dans le Vide : voilà, selon lui, la délivrance : « L'individualité n'existe pas, et la non-individualité n'existe pas non plus. » Or, quelqu'un d'autre a dit : « Le royaume de mon Père est la vie éternelle. » Au lecteur de choisir.

*

* *

Nous étant ainsi successivement élevés de la doctrine du non-agir à celle du non-penser puis à celle du non-vivre, près de nous perdre dans l'abstrait métaphysico-mathématique, l'Islam va nous ramener à une notion vigoureuse de l'existence objective.

Le mystique musulman, le soufi, expérimente un monde invisible peuplé comme le visible de créations réelles, dont le chef est celui qu'Avicenne nomme le Vigilant.

L'homme peut en atteindre la perception directe, avec l'aide de la Grâce que lui distribuent les ancêtres Saints, autrefois favorisés de la même prérogative.

Il y a cinq degrés dans la hiérarchie mystique de l'Islam :

1° Le commun des fidèles ;

2° Les trois cents ;

3° Les quarante ;

4° Les Abdal, chœur de ceux qui ont remplacé les qualités condamnables par des qualités louables ;

5° Le Pôle, l'unique, celui à qui Dieu se communique constamment, après lui avoir donné un secret, un talisman. Cet homme parcourt en esprit toute la Nature, dans ses corps et dans

ses essences, comme le feu vital parcourt la chair qu'il anime ; il est le canal par où passe l'influx divin, et qui le distribue à tous les êtres. Cet homme incarne l'ange Izrafil, comme vivificateur du monde, – l'ange Gabriel, comme penseur, – l'ange Michael, comme assimilateur, – l'ange Azrael, comme rejeteur des éléments inutiles. Cette tradition fait remonter l'Islam bien en deçà du temps où Mahomet le réalisa, et le fait durer bien au-delà du temps prévu où il disparaîtra avec notre globe ; c'est ainsi qu'elle donne Énoch comme le premier de ces pôles, et que, pour justifier ses prévisions, elle affirme qu'Élie continue à vivre sur terre et El Khadir, le St-Georges des chrétiens orientaux, au fond des mers, jusqu'au jugement final ; on peut être intéressé à rapprocher cette légende, si légende il y a, de celle des chrétiens occidentaux sur l'immortalité de S. Jean l'Évangéliste, et de telles traditions rosicruciennes concernant les mêmes personnages.

Le musulman qui veut acquérir la gloire soufique abandonne sa famille et ses biens ; il pèlerine vers tous les lieux de pèlerinage en suivant les régimes rigoureux des différentes confréries qui les patronnent ; et celui de ces sanctuaires, presque toujours des tombeaux, à l'ombre duquel le saint fondateur de la confrérie ou son cheik actuel l'emporte dans les cieux intérieurs de l'extase, c'est l'ordre où il doit entrer pour en suivre toute sa vie les minutieux exercices. Il s'élève ainsi soutenu par l'amour de son maître, au moyen de son propre amour. Les aliments de ce feu sont la pauvreté, les mortifications et la prière-Dikr, qui est quelque chose comme l'oraison jaculatoire des catholiques.

Partant du monde sensible, le contemplatif s'élève successivement du monde génial au Paradis, au monde angélique, au monde des Saints, où il retrouve son maître, au monde des prophètes, au monde vrai où trône Mahomet. Ces sept planètes comprennent les soixante-dix mille voiles dont s'enveloppe Allah, la lumière des lumières, l'Un.

À l'état d'*aspirant*, il a rompu les liens des habitudes secondaires ; entré dans la *voie*, il ne se livre plus qu'au culte spirituel, en compagnie des anges ; acquérant la *vérité*, il exerce

les pouvoirs correspondants et se débarrasse des possibilités peccatrices ; et enfin il atteint cette *union* où rien ne subsiste que Dieu et son serviteur, unis mais distincts.

*
* *

En dehors de ces grandes écoles religieuses, il existe une initiation qui prétend unir les connaissances intellectuelles des anciens mystères aux intuitions spirituelles de l'Évangile ; elle confesse Jésus-Christ fils de Dieu incarné, mais nie l'Église de Rome ; elle enseigne toutes les sciences du vieil occultisme, mais seulement après que le néophyte s'est acquis une parfaite pureté morale ; ses membres cachent leurs œuvres mystiques sous le manteau de l'alchimiste ; ce sont eux qui, après avoir laissé des traces de leur puissance et de leur sagesse à l'origine de toutes les grandes formations religieuses et sociales de la terre, se sont manifestés au XVII^e siècle sous le nom de Rose-Croix.

Voici les règles personnelles qu'ils ont eux-mêmes indiquées, pour que l'on arrive à les joindre :

1. Avant toute recherche intellectuelle, méditer la vie de N. S. J.-C.
2. Borner l'envie de savoir.
3. Connaître son propre cœur, c'est marcher vers Dieu.
4. Différer l'action jusqu'à ce qu'on en ait examiné toutes les circonstances.
5. Étudier l'Évangile avec simplicité.
6. Finir toute tentation par un refus calme et inflexible.
7. Glorifier Dieu par toutes nos puissances.
8. Honnêteté courtoise, mais pas de familiarités.
9. Immédiatement obéir aux supérieurs.
10. Jamais de paroles inutiles.
11. La soumission de la volonté propre, c'est la paix.
12. Maux et maladies détachent de ce monde.

13. Négligence physique et mentale engendre la tentation.
14. Oreilles fermées à la médisance.
15. Par la triple charité, accomplir toute la Loi.
16. Quel défaut en autrui qui ne soit en nous-mêmes ?
17. Robe de moine ne fait pas le Saint.
18. Souffrance, c'est purification, initiation, puissance.
19. Travailler dans l'interne, selon les circonstances externes.
20. Unir le silence et l'activité de nos bras à nos cœurs.
21. Voyons ce que nous sommes et repentons-nous.
22. X, la grande inconnue du Savoir, c'est la Croix.
23. Y a-t-il une jouissance temporelle qui demeure ?
24. Zèle enflammé, patience inlassable, humble prière.

De plus, il faut vivre tous ses devoirs familiaux, civiques et sociaux. L'éducation des enfants, l'hospitalité, la bienfaisance, le culte domestique, la création de refuges, d'ouvrirs, de Sociétés de secours, de réunions honnêtement délassantes, de théâtres éducateurs et de conférences instructives : ceux qui travaillent à de telles œuvres, l'esprit des Rose-Croix les obombrer et les attire peu à peu vers lui.

Mais qu'est-ce que cet esprit, qu'est-ce qu'un Rose-Croix véritable ? On peut écouter Robert Fludd qui divulgue l'existence de neuf collègues, reliés secrètement et possesseurs de la Vérité antédiluvienne : ils siègent dans l'Attique, en face du mont Athos, au nord du golfe de Perse, vers Trivanderam, à l'est de Lucknow, dans la Lucanie, à la Mecque, à Fez, et en Égypte. Ils se manifestent soit par leurs disciples directs, soit par des hommes remarquables avec qui ils concluent une alliance temporaire, soit par eux-mêmes.

Personnellement, c'est Dieu qui les enseigne par Son Esprit ; li leur donne le don des langues, le pouvoir de guérir sans médicaments, sans passes magnétiques, sans effort de volonté, l'arithmosophie, l'onomatosophie, l'interprétation des hiéroglyphes, l'art alchimique, la pneumatosophie, la musicologie, la divination de l'avenir et du passé pour les individus, les États et

les races, la mystique, la gérance des destins terrestres, le pouvoir de conférer le Baptême spirituel.

On peut les rencontrer, dit Eckartshausen, surtout près des lacs. Leur extérieur est commun ; ils ont une jeunesse frappante dans le regard ; ils sont d'âge moyen, célibataires ou chefs de famille, errants ou sédentaires ; ils confessent J. C. Verbe incarné ; ils fuient la réputation ; leur parole est simple, concise, mais porte une vertu secrète qui frappe le cœur ; ils se font les serviteurs de tous ; leur bienfaisance est inépuisable, ils rayonnent spontanément la mystérieuse Lumière.

*
* *

Tirons de cette courte enquête les conclusions utiles à nous Européens et chrétiens. Qui se contente de la route commune n'a besoin que de sa conscience, ou de la sagesse profane, ou des guides ecclésiastiques. Mais qui veut prendre le sentier raccourci, la voie étroite, court de terribles risques. Les torrents, les avalanches, le vertige, la tempête, les fauves, le froid, les brigands : sept ennemis coalisés contre la Thèbes mystique que chacun porte en soi.

Taoïsme, brahmanisme, bouddhisme et soufisme ont un défaut commun : ce sont des méthodes de non-agir, des évasions de la vie, des négations. Ils indiquent bien, avant de permettre les exercices contemplatifs, la mundification morale comme indispensable ; ils semblent oublier que dans l'existence la lutte entre le bien et le mal ne cessera qu'avec le monde ; que l'on parvienne à être aujourd'hui un saint, qu'est-ce qui assure la même sainteté au jour suivant ? Peut-être tout à l'heure vais-je faillir sous une tentation plus forte, plus insidieuse ou plus enfantine. Attendre donc d'avoir conquis la perfection permanente avant de vouloir se dévouer aux autres est un leurre. Et, de plus, ces entraînements se résument en une sorte de retour en arrière des forces vitales, de ligature du libre-arbitre, de vampirisme fluidique, mental ou psychique qui,

bien loin de délivrer, forge une nouvelle chaîne plus subtile et plus rigide.

Un guide est donc indispensable. Ce guide doit connaître le chemin dans tous ses détails, le climat dans toutes ses variations, le pays dans tous ses aspects. Il parlera au voyageur sa langue maternelle ; ce ne sera donc ni un esprit, ni un génie, ni un dieu : ce sera un homme, en chair et en os dont la gigantesque stature spirituelle s'est lentement développée, durant de longs siècles, par l'accomplissement de tous les Grands-Œuvres. Aux prises parfois avec la coalition de toutes les forces des ténèbres, il doit pouvoir puiser à pleines mains dans l'inépuisable Trésor du Père. Il faut donc qu'il soit pur et libre ; que son travail personnel soit fini. Un Maître est par suite un involué, un redescendu, un Sauveur, une incarnation nouvelle de la tendresse du Père pour ses enfants ; car, comme le dit Balzac : « Mourir par amour est humain, vivre par amour, voilà l'héroïsme. » Il vérifie les maximes de Swedenborg : « Parler, c'est semer », et : « Là où est la paix intérieure, là est Dieu. »

Comment rencontrer cet Inconnu ? « La science cherche, dit encore Balzac : l'amour a trouvé. »

Quand donc tes ennemis t'accablent, quand tes amis te délaissent, quand tes fils te méprisent, quand tes chefs t'exploitent, quand ton idéal t'échappe, quand toute force en toi, tout désir, toute volonté, se ralentit, tremblote et va s'évanouir, ne crains point : c'est là le premier cri d'appel du Maître qui, sans que tu le saches, t'a vu passer dans le vallon, et t'a élu du sommet radieux de la montagne mystique.

Sois heureux dès lors, dans ton agonie ; et commence à tourner vers l'Ami anonyme le regard de ton âme. Ton chemin bifurque, et dès ce moment tu marches vers la béatitude prochaine.

Ne t'enquiers point de ce Maître avec ton intelligence, toute alourdie de préconçu, toute ligotée de systèmes, toute indéçise entre mille images brisées du Vrai permanent : cherche-Le avec ton cœur, avec ton pauvre cœur meurtri, avec ton précieux cœur que chérissent les Anges.

La minute arrive où Il va t'apparaître : sous les haillons du mendiant, sous l'uniforme du prince, beau comme le séraphin, ou marqué des stigmates de la fatigue, de l'âge ou des martyres ; il n'importe. Ne considère pas l'apparence, écoute ton cœur ; jamais il n'a crié ainsi ; sa joie, lorsqu'il aperçut la vierge sœur de ton âme, n'est rien en face de la béatitude souveraine qui s'abat sur lui ; ton intelligence tombe inerte comme l'aigle ébloui d'avoir regardé le soleil de trop près ; l'esprit de tes os gémit, ivre d'une ivresse insoutenable ; ta flamme vitale court en tous sens dans ton corps, comme une amante emprisonnée qui aperçoit venir l'amant : et ton cœur part, plus vite que l'éclair, vers le cœur de cet Ami : il s'y précipite, il s'y perd, il s'y pâme, il s'y retrouve, il y meurt, il y renaît : mort bénie, délices divines, soif inextinguible, paix profonde.

Mais que de nuits désolées avant la pourpre radieuse de cette aurore ! Il n'importe : le chercheur constant et passionné la verra resplendir dès que les ténèbres auront atteint la limite de leur obscurité, car il est écrit :

« Je viendrai comme un voleur. »

SÉDIR, *Bréviaire mystique*, 1909.

ⁱ Dhammapada.